But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Dans ce numéro : F. COPPI, J. ROBIC et R. GÉMINIANI

LE MIROIR DES JEUX

D. L.
28 JUIL 1952

DEUX FOIS L'IRRÉSISTIBLE ZATOPEK A DEVANCÉ MIMOUN SURVOLTÉ

Alain Mimoun s'était rendu à Helsinki avec l'ambition de ne pas s'incliner sans combattre, même et surtout contre l'étonnant Emil Zatopek. Si le Tchèque fut irrésistible, tant dans le 10.000 (le passage ci-dessus le montre tirant la langue) que dans le 5.000, Mimoun (à droite) par deux fois prit la seconde place, devançant nettement les autres spécialistes européens et pulvérisant les records français des deux distances.

35 francs
20 pages - N° 363
Lundi
28 juillet 1952
Afrique du Nord, Avion . .. .. fr. 40
Suisse .. .. .. 70 c.
Espagne .. pes. 7.»

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

IL RESTE ENCORE CHEZ VOTRE MARCHAND HABITUEL QUELQUES EXEMPLAIRES DU

NUMÉRO SPÉCIAL EN COULEURS DE 68 PAGES

consacré au "Tour de France" par

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

DES PHOTOS INÉDITES
L'ASPECT HUMAIN DU TOUR

Des textes de

Fausto COPPI

Gaston BÉNAC, André LEDUCQ
et Max FAVALELLI

★

"BOUTON D'OR"

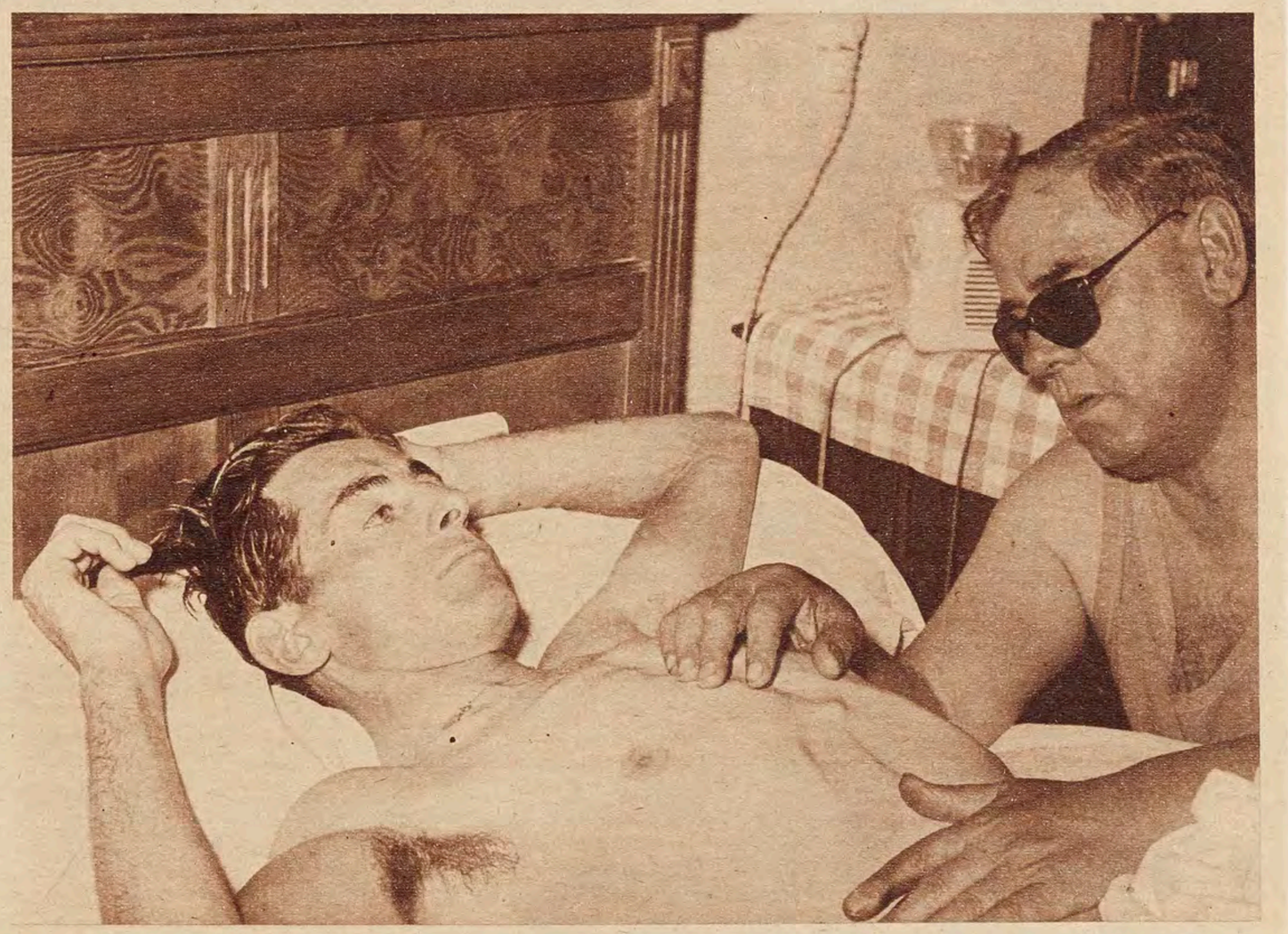
Le roman du Tour
par FÉLIX LÉVITAN

Ne confondez pas et exigez bien :

68 pages - 125 francs
QUATRE COULEURS

HATEZ-VOUS DE L'ACHETER CAR IL NE SERA PAS PROCÉDÉ A UN NOUVEAU TIRAGE

EXCLUSIF . **LE VAINQUEUR DU TOUR EXPOSE**



Pensif, tandis que mon masseur aveugle pétrit ma musculature, j'écoute les conseils qu'il me donne : « Méfie-toi, Fausto, Bartali n'est pas ton ami. Tu dois refuser de disputer le Tour s'il fait partie de la squadra. » Et je sais qu'il a raison.

FAUSTO COPPI TRÈS INQUIET JEUDI A 22 HEURES ÉTAIT RASSURÉ VENDREDI A 12 HEURES

Durement touché dans une chute au vélodrome de Lyon, Fausto Coppi n'a pu que figurer dans la réunion du Parc des Princes. Après quelques tours de piste, la douleur le contraignit à l'abandon et c'est en boitant qu'il regagne le quartier des coureurs entre son soigneur et notre collaborateur René de Latour (à dr. photo ci-contre). Le campionissimo s'était-il fêlé la hanche comme il le craignait? Soucieux, il décida de se faire radiographier et, dès le lendemain matin, il se rendait dans une clinique. La radio devait le rassurer : le vainqueur du Tour n'a que des contusions, et tout souriant, il regagna sa voiture.

EN VÉRITÉ, ALFREDO BINDA A MANQUÉ DE COURAGE :

Il a craint d'affronter les « tifosi » Bartalistes

par FAUSTO COPPI

LE Tour n'est pas encore parti. C'est pour demain. Il fait une chaleur torride dans Brest dont je n'ai pas eu le temps de voir grand-chose, pressé que j'étais de prendre possession de ma chambre, de mon lit surtout où j'aime rester allongé des heures entières, même en plein jour, à bavarder tranquillement avec mes amis, à écouter mon poste portatif de radio, à récupérer de mes fatigues

C'est dans mon lit que je prépare mes courses. Mes nerfs s'y calment, je sens que j'y emmagasine des forces neuves, de l'énergie, que j'y recharge mon potentiel nerveux. Je me prends à sourire parfois lorsqu'on me répète que tel ou tel de mes grands rivaux a été vu déambulant dans les rues ou donnant des autographes à la terrasse d'un café, sans même se douter qu'en agissant ainsi il forgeait les armes de sa propre défaite.

Le dernier démarrage, celui auquel ils ne peuvent répondre, c'est peut-être à ces cinq minutes passées debout à répondre aux questions parfois saugrenues des admirateurs qu'ils doivent de ne pouvoir lui résister.

Mon comportement, j'en conviens, ressemble étrangement à de la paresse. Tant pis si je passe pour un roi fainéant...

Ce n'est pas que j'ai horreur de l'activité. Bien au contraire. Cependant, il sera toujours temps, lorsque je ne courrai plus, de me dépenser physiquement autrement qu'à vélo et de m'en aller arpenter la campagne en compagnie d'amis, fusil en bandoulière, puisque la chasse est ma distraction favorite.

Pour l'instant, je n'ai rien d'autre à faire qu'à réfléchir, tandis que, dans le lit voisin du mien, le timide et sage Milano respecte mon silence.

Je songe à cette réunion de Milan où, convoqué par Alfredo Binda, je suis venu renverser le château de cartes élevé par le directeur technique de l'équipe italienne, l'homme aux trois titres mondiaux, aux cinq victoires dans le « Giro », l'ex-idole des foules sur les routes de mon pays.

NON ! ALFREDO, JE NE SUIS PAS D'ACCORD...

Je m'y revois comme si j'y étais. J'ai encore sous les yeux l'expression de stupeur d'Alfredo Binda lorsque je lui ai dit fermement mon intention de m'abstenir dans le Tour de France si Gino Bartali était enrôlé dans l'équipe.

Quelle mouche m'avait piqué ? Ne devenais-je pas fou ? Quoi ! j'osais affronter une partie de l'opinion publique italienne pour laquelle le vieux Gino est un véritable dieu ?

Binda n'en croyait pas ses oreilles...

J'avais attendu, pour faire éclater ma bombe, qu'il ait livré la première partie de son plan.

— Messieurs, avait-il déclaré de sa voix tranquille, nous allons, et je suppose que vous serez d'accord tous les trois, considérer que vous partez dans le Tour avec des chances égales et nous agirons en conséquence jusqu'au moment où l'un de vous se détachera. Nous aviserons aussitôt, comme en 1949...

Les trois, c'étaient Fiorenzo Magni, Gino Bartali, et moi-même.

Avec le recul et puisque aussi bien j'ai accepté finalement ce plan je serais en droit de penser que j'aurais pu me passer ce jour-là de faire la mauvaise tête, mais je ne regrette rien, au contraire.

Sans élever la voix, je prononçai la petite phrase suivante que j'avais tournée et retournée dans ma tête durant le voyage, au volant de ma voiture, Novi-Ligure-Milan :

— NON ! ALFREDO, JE NE SUIS PAS D'ACCORD. SI JE PARTICIPE AU TOUR, IL N'Y AURA QU'UN SEUL LEADER AU DEPART : CE SERA MOI, ET GINO BARTALI NE FERA PAS PARTIE DE L'EQUIPE. C'EST NET.

Je ne sais pas si j'avais la tête d'un homme résolu à ne pas en démordre, mais j'étais décidé à ne plus revenir en arrière.

Si la terre avait tremblé à la même seconde, la consternation n'eût pas été plus grande.

A quelques mètres de moi, Gino Bartali était effaré. Il paraissait ne pas réaliser...

Il cherchait visiblement ses mots pour me répondre, m'influencer, mais à quoi bon : c'était ça ou rien... Comment en étais-je arrivé là ?

Je dois reconnaître que je n'eusse pas osé, personnellement, prendre une pareille décision, mais d'autres m'avaient soufflé ma conduite : mon vieux masseur aveugle Cavanna, notamment.

LES BONNES RAISONS DE CAVANNA

J'ai dit déjà, et je ne me lasserai jamais de répéter, quelle influence heureuse Cavanna eut sur ma carrière.

Il avait été direct, brutal même dans nos conversations précédant l'entrevue de Milan :

— Gino Bartali ne t'apportera rien, m'avait-il affirmé, et tu le sais bien. Les expériences passées l'ont assez prouvé, non seulement sa présence te privera d'un équipier, mais il en entrainera avec lui deux ou trois autres, sinon plus, tous dévoués à ses ordres. Enfin, ce qui est plus grave encore, il ne fera absolument rien pour toi, même s'il se sait archi battu. Il sapera ta confiance, voilà ce qu'il fera, Fausto! Tu te dois de refuser sa présence. Sois ferme : Binda, qui est intelligent, et qui a lui-même souffert de pareilles situations, jadis, te comprendra et finira par admettre que tu as raison.

J'approuvai Cavanna : il me restait à agir.

Si Gino s'était incliné, je n'eusse certainement pas été contraint de le mettre dans ses petits souliers en étalant mes griefs devant témoins. Mais, il eut une façon si faussement attendrie pour demander : « Mais que t'ai-je fait, Fausto, pour m'en vouloir ainsi? » avant d'ajouter : « Tu sais bien que le Tour, c'est ma vie... » que ma rancœur, trop longtemps contenue, me fit exploser :

— Ah! tu veux le savoir? Eh bien! tu le sauras...

LA MENACE DE GINO BARTALI...

Aussitôt, sans omettre un détail, je lui rappelai une conversation qu'il avait eue dans sa chambre, à Montpellier, pendant le Tour de France 51 avec des journalistes et des amis, conversation qui me fut rapportée, comme toujours, dans notre milieu où tout finit par se savoir. Il est bien inutile, je pense, de souligner dans quel état j'avais terminé à Montpellier, après une défaillance inattendue, inexplicable. Je n'avais été qu'une loque, après le démarrage de Zaaf, suivi des Français, et je n'avais échappé à l'élimination que par miracle. Tous avaient eu pitié de moi, même mes adversaires les plus directs, tous sauf Bartali.

— Ce jour-là, Gino, tu as porté un coup terrible à notre amitié en affirmant que si jamais j'avais été repêché tu ne serais pas reparti... Or, tu étais MON COEQUIPIER... Qu'un Belge, un Français, un Suisse tienne ces propos et je ne m'en serais pas offusqué. C'était logique. Mais toi, qui étais mon compatriote, qui portais le même maillot que moi, tu n'en avais pas le droit! Tu t'es conduit en ennemi déclaré et non en camarade de lutte, en associé...

Un silence lourd, oppressant, succéda à mon éclat.

Je m'attendais à voir Gino exprimer des regrets, mais lorsqu'il se fut ressaisi il se retrancha derrière des explications qui ne m'ont pas convaincu, au contraire :

— On a dû déformer mes paroles, Fausto, jamais je n'ai dit ça. Je me suis contenté d'exprimer, le soir, au micro de la radio italienne, mon étonnement de te voir continuer quand même alors que tu venais de subir une véritable humiliation...

Je l'aurais eu belle de lui expliquer qu'un sportif n'est pas un homme humilié dans les moments difficiles...

Je l'aurais eu belle de lui faire sentir que la défaite, comme la victoire, doit s'accueillir d'un front serein...

Et m'eût-il compris si je lui avais dit que les bravos consolateurs du public consterné, loin de m'humilier, m'avaient apporté un étrange réconfort?

Humilié par l'accueil du public au Parc des Princes? Allons donc...

J'avais un autre reproche à faire à Bartali, qui ne put, cette fois, s'en tirer par une pirouette :

— Tu as également déclaré, toujours au micro de la radio italienne, que TOI tu n'étais jamais malade, que TOI tu ne ressentais jamais d'indispositions dans le Tour de France... Je l'ai entendu personnellement et, cette fois, tes paroles n'ont pas été déformées... Gino, tu n'es pas un ami et je ne courrai pas le Tour si tu es dans l'équipe. C'est net!

Là-dessus, pour bien montrer que je n'entendais pas revenir sur ma décision, je me retirai, laissant Binda effondré, Bartali consterné et Magni indécis...

MES AMIS JOURNALISTES M'ABANDONNENT

Je rentrai chez moi nullement effrayé des suites de mon coup d'éclat et, le lendemain, j'ouvris les journaux pour constater que la guerre entre Coppistes et Bartalistes était plus vive que jamais.

Les Bartalistes, cette fois, l'emportèrent; les journalistes dont l'amitié me semblait la plus vive, évitaient non seulement d'adopter mon point de vue, mais encore de prendre ma défense...

Mon Dieu! j'avais donc commis le crime de lèse-majesté et il fallait tant de courage pour affronter l'opinion publique?

Les Bartalistes s'en donnèrent à cœur joie : j'étais de mauvaise humeur, j'étais jaloux, je n'étais pas sportif...

J'avais ma conscience pour moi. Si j'avais mis « les pieds dans le plat » comme on dit en France, c'était uniquement parce que mon désir d'enlever le Tour de France 52 ne pouvait être réalisé, je le sentais, que si je m'évadais de cette fausse situation que constituait la présence, au sein de l'équipe, d'un homme qui, une fois de plus, n'allait rien obtenir qu'une place d'honneur acquise, grignotée plutôt, aux dépens de l'esprit d'équipe.

Jamais, même avant mon accident de Montpellier, je n'avais pu compter sur Gino, jamais...

— Tant mieux si tu ne fais pas le Tour, Fausto...

C'était ma femme, inquiète et heureuse à la fois, qui tentait de m'arracher à la lecture des journaux. Pauvre Bruna! Elle n'a jamais pu supporter de me voir lancé dans une compétition de longue haleine et elle eût été d'autant plus satisfaite de me garder près d'elle que, dans son intuition féminine, elle redoutait le pire de la part des Bartalistes.

BINDA AURAIT DU AGIR!

Je me moquais de toutes les réactions : je me savais dans mon droit et rien ne donne plus de volonté que l'assurance d'agir loyalement. Au fond, je n'en voulais pas à Bartali. Je comprenais parfaitement son désir de ne pas « raccrocher », sa volonté de prouver que les ans ne l'amoindrissaient que progressivement et qu'il était encore un beau pédaleur. Je savais aussi qu'il pouvait difficilement se passer de cet encens populaire qui l'entoure et qui le grise, même s'il s'en dit lassé. Je comprenais même son inimitié... Après tout, j'étais l'empêcheur de tourner en rond qui lui avait ravi une troisième victoire dans le Tour de France en 1949...

... Mais je ne comprenais pas Binda.

Alfredo savait fort bien que le plan qui consistait à faire partir dans le Tour, sur un pied d'égalité, trois hommes dont deux étaient battus d'avance, l'un par l'âge, l'autre par le parcours, était illogique.

A LA VERITE, BINDA A MANQUE DE COURAGE.

S'il avait pris lui-même la décision qui s'imposait, peut-être alors aurais-je accepté Bartali tout en sachant qu'il ne se résignerait jamais à m'apporter une aide qui serait, je le reconnais volontiers, extraordinaire si elle était réelle.

Il eût fallu à Binda la volonté de crier sur les toits qu'il désirait tenter de gagner le Tour avec une équipe homogène et qu'il ne pouvait la constituer qu'autour de mon nom.

Que risquait-il? Ne venais-je pas d'enlever le Giro en ayant démontré mon retour en forme? Ne savait-il pas que je n'avais pas entamé mes réserves? N'avait-il pas en moi une confiance absolue?

(LIRE LA SUITE PAGE 4)

FAUSTO COPPI

(SUITE DE LA PAGE 3.)

Il ne s'en cachait pas après le « Giro » et, lorsqu'il venait chez moi, ne m'affirmait-il pas qu'il était impossible que je fusse battu dans le Tour ?

OUI, TOUT EUT ETE TRES SIMPLE SI ALFREDO BINDA N'AVAIT ETE TENAILLE PAR LA PEUR!

Peur de l'opinion publique, peur de s'aliéner l'amitié des Bartalistes, qui devront pourtant bien admettre, un jour ou l'autre, que leur idole ne peut plus gagner ni le Tour, ni le Giro...

LA PAIX? EN APPARENCE DU MOINS...

Que d'histoires pour finalement retrouver Bartali à mes côtés dans ce peloton à demi somnolent du Tour et dont l'allure réduite me laisse le temps de rêvasser...

J'ai dû m'incliner. Mais je l'ai fait sans qu'il en coûte à mon amour-propre, tout simplement parce que j'aime le Tour, le public de France et aussi parce que je ne pouvais, étant dans une condition exceptionnelle, laisser passer l'occasion de gagner...

Je ne me suis cependant pas laissé convaincre sans lutter.

— Je ne céderai pas à ta place, répondait Cavanna; tu es le plus fort, ne cède pas...

Les journalistes se sont mis de la partie :

— Fausto, ne fais pas cette folie, tu as le public contre toi...

— Fausto, songe à nos journaux, à tes amis...

Tout s'est fait sans le moindre heurt, en douceur. Ça s'est passé à Recanati où je courais un critérium, encore tout endolori par ma chute de Monza, au lendemain de l'arrivée du Tour d'Italie.

Je savais, par des indiscrétions, que Binda et le président de l'U.V.I., M. Rodoni, avaient décidé de tenter une ultime démarche pour me décider — tâche aisée, puisque je ne m'obstinais plus... Mais encore fallait-il, de part et d'autre, sauver la face...

Ayant enregistré mon refus formel, la Fédération, et je l'avais compris, ne pouvait décemment revenir à la charge et me supplier de participer au Tour de France. Il est normal qu'un pouvoir sportif dirigeant puissant veuille conserver sa dignité.

Après tout, un coureur n'est qu'un coureur et il a, de plus, le droit absolu de disposer de sa personne comme bon lui semble...

Par ailleurs, il était nécessaire de songer à ma propre dignité et seul un plénipotentiaire habile pouvait nous tirer d'affaire.

M. Giuseppe Ambrosini, directeur de la « Gazetta dello Sport » et organisateur du Tour d'Italie, fut sollicité. Il accepta, sut choisir les mots qui convenaient et nous avons finalement signé le fameux accord de Recanati.

J'ADMIS TOUT, J'ACCEPTAI TOUT : JE N'ETAIS PLUS LE LEADER DE L'EQUIPE DES LE DEPART, JE N'ETAIS PLUS QU'UN ROUAGE, UN DES TROIS REPRESENTANTS ITALIENS SUR LESQUELS ON COMPTAIT POUR VAINCRE. LA PAIX ETAIT SIGNEE, EN APPARENCE DU MOINS...

L'AVEU DE FIORENZO MAGNI

En fait, mon opinion n'avait pas varié. Je savais ce qui m'attendait, mais j'étais cette fois décidé à ne même plus songer à Bartali, à agir comme s'il n'appartenait pas à l'équipe et, en tout cas, à ne jamais rien lui demander. Il voulait être l'un des leaders de l'équipe italienne, il avait derrière lui des millions de « tifosi », de ces supporters idolâtres, aveuglés par la passion, soit, il serait l'un des leaders...

Fiorenzo Magni se voyait du même coup bombardé, lui aussi, leader éventuel, mais je n'ignorais pas que ses prétentions personnelles n'étaient pas aussi élevées. Il ne se faisait aucune illusion, ne m'avait pas caché ses doutes, et sa sincérité était réelle lorsqu'il me dit avant le départ :

— JAMAIS JE NE POURRAIS ETRE MEILLEUR QUE TOI DANS UN TOUR COMME CELUI-LA, AVEC DES ARRIVEES D'ETAPES AUX SOMMETS DES COLS.

L'équipe italienne est arrivée à Brest sans moi. On a tout de suite supposé que je boudais Bartali. A la vérité, j'avais profité d'un contrat à Vallorbe pour organiser mon voyage à ma convenance et bien m'en prit puisque mes compatriotes accomplirent un long séjour dans le train pour arriver à Brest, sur le coup de onze heures du soir, affamés, assoiffés, mécontents et fatigués...

Je pris le train de nuit, je dormis tout mon saoul allongé sur ma couchette et débarquai frais et rose six heures après Binda et Bartali.

C'était mon premier succès — involontaire — sur Gino...

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

LA SEMAINE PROCHAINE :

JE SUIS FURIEUX D'AVOIR LAISSÉ LAUREDI ME PRENDRE DU TEMPS ENTRE BREST ET RENNES

EXCLUSIF

J'ai eu tort de ne avant d'entamer la

Je me suis vengé dans le avec l'aide de deux touffes

JE me croyais revenu aux beaux jours de 1947. Je montais sans faiblesse, facilement, dans l'éther que verse « l'état de grâce » et je me sentais les ailes de David, défiant Goliath. Au sommet de Montgenèvre. M. Jacques Goddet me passa en criant :

— Je crois que Fausto faiblit...

Ces mots du Directeur général de la course eurent pour moi l'effet d'un doping. Mettez-vous à la place d'un routier, comme moi, critiqué comme pas un par une moitié du public et, pour l'autre fraction, courant le Tour en porte-drapeau du cyclisme français. Je me dis :

— Biquet, tu vas ajuster Coppi !

Oui, c'était déraisonnable. Mais l'énervement et la fièvre de l'action excusaient devant Dieu cette pensée. Et puis quoi, Coppi était parti très fort, et moi très mal au début de cette étape décisive. Mais, juste comme je me faisais cette réflexion, mon boyau commença à se dégonfler...

Je ne pouvais plus forcer, et pourtant je n'étais plus qu'à 3'40" de Coppi ! Sans colère pour l'instant, je donnais un coup de gonfleur en abordant la montée de Sestrière. Mais j'avais déjà les gestes saccadés du coureur inquiet, car, ayant lâché tout le monde dans le col de Montgenèvre, je ne m'imaginais pas avoir sur Ockers, Bartali et les autres un écart aussi important que ne devait souligner la réalité. JE N'OSAIS CHANGER DE BOYAU ALORS QUE J'AVAIS LARGEMENT LE TEMPS DE LE FAIRE.

Je m'aperçus, au bout d'un kilomètre. qu'un nouveau coup de gonfleur s'imposait. Je me suis mis instantanément à maudire Marcel Bidot.

— Qu'est-ce qu'il fiche derrière ! hurlai-je pour moi-même, en sautant de ma bicyclette. Mais l'espoir d'aller à l'arrivée après ce deuxième coup de gonfleur, et aussi tous les vivats délirants qui me venaient de la foule italienne m'empêchèrent de réfléchir longtemps sur ce problème.

Je rajustai les cale-pieds, l'air pas content. Vraiment, je n'ose penser à la tête que je pouvais faire, à ce moment-là...

JE NE POUVAIS SALUER RUIZ COMME JACQUINOT LE FIT POUR ALAVOINE...

Griserie de l'effort « payant ». J'appuyais sur les pédales, soutenu moralement par les encouragements des mille silhouettes que j'entrevoyais, l'espace de quelques secondes, et qui s'évanouissaient derrière d'autres masses hurlantes, comme dans un rêve. Allais-je tenir ? Non...

Je talonnais deux ou trois fois, après plusieurs coups de gonfleur. Des larmes de rage commencèrent à m'obscurcir la vue, d'autant plus que je voulais maintenant changer de boyau absolument, et que je n'avais plus de pompe ni gonfleur en état de fonctionner.

Je me rappellerai toujours le regard de Bernardo Ruiz lorsqu'il me passa à deux kilomètres du but... Je n'allais tout de même pas faire comme Robert Jacquinot, quand il leva sa casquette pour saluer Jean Alavoine. Je lui lançai un regard de bête traquée et il s'enfuit dans le vacarme, les épaules un peu plus courbées sous l'effort prodigieux de ses muscles...

— Vache de boyau... Saleté de gonfleur...

Je devenais injuste parce que, à cent mètres de moi, Bartali. Ockers et je ne sais quels « vernis », surgissaient comme des guêpes autour d'une poire fondante.

Bilan : j'arrivais en pleurs sur la plate-forme de Sestrière, ayant perdu dix minutes à descendre de ma selle et à y replacer mon académie maigrichonne.

Sans ce maudit boyau, j'aurai terminé à Sestrière deuxième de l'étape et quatrième du classement général, bien près de Ruiz et d'Ockers. Mon désespoir allait même jusqu'à me faire dire que j'aurai pu rejoindre et battre Coppi ce jour-là.

— Ecoute, Robic, le principal c'est que tu « marches », me dit Marcel Bidot. L'occasion se retrouvera. Si j'avais su que tu étais si à l'avant...

Bon Dieu... Pourquoi ne l'avait-il su ? Au lieu de suivre Lauredi qui, à vingt et une minutes de moi, commençait à payer ses efforts du Dauphiné, Marcel Bidot se serait évité bien des nuits sans sommeil, s'il était accouru, à bord de sa Jeep, derrière ma petite échine de Biquet...

A TOI DE LEUR MONTRER QUI TU ES

A table, ce soir-là, ma colère s'apaisa. Mes camarades de l'équipe de France me remontèrent le moral.

— Jean, tu vas faire deuxième du Tour. Et nous allons gagner le challenge par équipes... prophétisa Rémy.

— Oui, à partir de demain, la tactique est claire, souligna Marcel Bidot. Dotto, Geminiani et toi, formez le trio maître des tricolores. Tout le monde à cheval pour vous aider...

Je m'endormis dans un mélange de rancœur et de songe doré, mais, le lendemain, une bonne petite défaillance dans le col de Brouis m'ôta la joie d'être passé en tête au sommet du col de Tende.

Les Italiens ricanaient poliment.

— Attendez, mes gaillards... Foi de Robic, vous vous repentirez de vos sourires voilés dans le Ventoux, me disais-je.

Les événements du lendemain vinrent, par anticipation, me donner raison. Je constatai, dans Monaco-Aix, que les Transalpins avaient les jambes lourdes.

— Je regrette de n'avoir pas participé à votre

par **Jean ROBIC**

échappée, dis-je à l'arrivée à Rémy et à Dotto, je leur aurais fait vraiment mal...

Rémy, qui avait remporté dans la ville de Germain Reynier une victoire qui satisfaisait ses désirs de vengeance, après certain affront des dirigeants locaux, me rétorqua, poings aux hanches :

— Dotto, dans ma roue, a marqué un point sur les Italiens. A toi de leur montrer qui tu es...

Résolu à l'attaque, je me promis au départ de mettre à profit toute occasion.

DEUX REPERES M'ONT FAIT GAGNER LA BATAILLE DU VENTOUX

Cette occasion se présenta sous la forme d'une crevaison de Coppi. Auparavant, j'avais trahi mes intentions en bombardant dès le départ, dans la première côte, parce que Bartali et Magni m'avaient paru mal disposés. Mais le Ventoux était loin encore et le regroupement général s'était effectué après 25 kilomètres de chasse. Le calme régna jusqu'à Carpentras.

Vous savez qu'alors, le sieur Bauvin s'en fut et prit 7 ou 8 minutes...

Mais l'action principale allait se jouer, je le sentais, de façon imminente, dès la sortie du contrôle de ravitaillement parce que, tout à fait comme par

« Une touffe d'herbe à l'horizon, plus haute que les autres, je plaçais sans attendre un bon coup sur la meule. »

pas changer de boyau montée sur Sestrière

Mont Ventoux d'herbe folle

enchantement, les « costauds » s'étaient groupés en tête.

D'un seul coup, Geminiani démarra, et ce fut si brusque que personne ne songea à courir derrière lui. A ce moment, cependant, Dotto, le mieux placé des Français au classement général, se mit debout sur les pédales et esquissa un départ. Coppi répondit immédiatement, une fois, deux fois, trois fois. Par extraordinaire, Ockers se trouvait dans la roue de Fausto à chacun de ses démarrages, qui avait pour effet de désagréger le peloton. Et ces pointes, aussi vite coupées qu'amorcées, m'énervèrent tant et si bien que je bondis, tel un chat en colère, à l'instant précis où Coppi, à ma droite, esquissait un geste désolé. Il venait de crever et ce n'était pas le moment de m'apitoyer.

— S'il revient, il y aura une sélection, pensais-je en m'enfuyant à toutes pédales.

En me retournant, je vis Ockers, Gelabert et Dotto qui me pourchassaient. Je n'avais pas assez d'avance pour insister, mais, quand tous trois furent à ma hauteur, et m'apercevant que ni Ockers, ni Gelabert, ne voulaient mener, je pris un point de repère : une touffe d'herbe à l'horizon, plus haute que les autres, et je plaçai, sans attendre, « un bon coup sur la meule »...

— Au sprint ! criai-je pour m'exciter, comme si c'était l'arrivée...

Cela fit crac... Ockers se trouva décramponné, avec Dotto qui jouait franc jeu, pour ne pas risquer de ramener le Belge sur moi.

Mais Gelabert tenait bon. Qui parlait d'Espagnols en déroute ? Tout à coup, une silhouette familière : Gem tanguait devant nous, ahanant et le visage creux. Je repartis à fond. Raphaël dans ma roue et Gelabert dans la sienne.

— Vas-y, Biquet ! cria Geminiani en sueur.

Je compris que Gelabert « avait son compte », je mis le grand braquet et, prenant un second repère, je me sortis les tripes du ventre.

Voyez-vous l'avantage que l'on retire de choisir un repère, c'est que l'adversaire ne sait pas où vous vous arrêterez, alors que vous le savez pertinemment. Au bout de quatre cents mètres de mon second sprint, Gelabert avait disparu et une joie folle m'envahit.

Seul à dix kilomètres du sommet, je passai Bauvin sans lui laisser la moindre chance de prendre ma roue et je vis Coppi, quelques lacets plus bas, revenir sur Geminiani, Dotto, Gelabert avec Bartali, Ockers et Wagtmans. J'étais fermement confiant, car je constatais que j'augmentai mon avance au fur et à mesure de l'ascension.

Le mistral avait beau me balayer, par instants, comme un fétu de paille. J'avais le moral en pensant que j'allais passer en tête en haut du Ventoux, pour fêter les deux mois d'existence de ma petite Marie-Christine, la benjamine de mes trois rejetons.

LES EXHORTATIONS DE MARCEL BIDOT

Descente. Quelle ivresse de plonger vite, sur des pentes alliées. Je les connaissais bien ces lacets et, en bas, j'avais augmenté mon avance de vingt secondes, je le sus plus tard.

Marcel Bidot vint à ma hauteur :

— Allez, Jean... Il faut y aller...

— Renseigne-moi d'abord sur l'écart...

— Bon. Je vais faire un pointage, mais file...

Il revint presque aussitôt.

— Tu leur a repris trente secondes...

— Ne me charrie pas, tu n'as pas eu le temps de les attendre, Marcel... Ou alors, « ils » sont là sur mes talons ?

— Ne fais pas l'idiot. Des journalistes m'ont renseigné. Il faut y aller, te dis-je...

J'y « allai »... Les derniers kilomètres me parurent très longs : le vent était devenu gênant et, depuis Carpentras, je n'avais rien absorbé, n'ayant pas voulu m'encombrer de ravitaillement. Je comptais sur les spectateurs pour cela. Seule, une canette se présenta, à cinq kilomètres de l'arrivée.

Je triomphai en Avignon en épatant Coppi qui avait mené une chasse sévère avec Bartali, et je n'étais pas peu fier, ce jour-là, d'avoir « possédé » Ockers-la-Ventouse.

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

LA SEMAINE PROCHAINE

SEUL CONTRE TOUS DANS LE PUY DE DOME

Une troisième exclusivité " But et Club-Le Miroir des Sports "

LES TRICOLORES DE 52

par Raphaël GÉMINIANI

J'ETAIS le leader N° 1 de l'équipe tricolore au départ du Tour de France 1952.

Ma place de second derrière Koblet et de premier Français l'année précédente m'avaient valu cet honneur. On sait que je n'ai pu satisfaire ceux qui avaient mis en moi leur confiance et je suis le premier à le regretter. Je disséquerai d'ailleurs, dans un prochain numéro, ma propre course sans indulgence pour les fautes que j'ai pu commettre, vous pouvez en avoir l'assurance.

J'accepte volontiers, aujourd'hui, de dire impartialement ce que je pense en toute franchise de mes camarades de l'équipe de France, de leur comportement dans le Tour, de leurs défauts et de leurs qualités.

JEAN ROBIC

Tout au début du Tour, j'ai commencé par être surpris par sa conception particulière de la tactique à adopter. Je l'ai été d'autant plus que j'avais eu pour habitude, avec Louison Bobet, d'examiner chaque soir d'étape les péripéties de la course que nous venions de vivre, de reconnaître nos erreurs et d'envisager le moyen d'y remédier. Nous dressions un plan pour le lendemain et faisions de notre mieux pour le suivre à la lettre.

Rien de pareil avec « Biquet ». Il avait son opinion, certes, mais il la gardait pour lui, restant un peu à l'écart, se complaisant dans un mutisme qui ne nous mettait pas à l'aise, les uns et les autres.

J'aurais voulu qu'il se confie immédiatement à moi, qu'il exprime carrément ses ambitions, expose une tactique, définisse ses projets. S'il l'avait fait, nous n'aurions pas connu ces flottements et les récriminations qu'amenait obligatoirement sa neutralité. Il restait sur ses positions, un peu secret, presque hostile, alors, JE PEUX L'AFFIRMER, que nous ne demandions qu'à l'épauler. Encore eût-il fallu alors jouer cartes sur table...

Si Robic, par exemple, nous avait avoué :

— Moi, je suis contre la défense du maillot jaune de Lauredi et je vous conjure de garder vos forces pour le moment où je deviendrai moi-même menaçant, la situation eût été clarifiée et l'on aurait évité au sein de la formation ces légers accrochages qui en ont parfois rompu l'harmonie.

Ces remarques sont tout amicales, et c'est parce que j'aime et j'estime Jean Robic que je ne les lui cache pas. Il est d'autant plus dommage qu'il ne se soit pas incorporé d'emblée et intégralement à l'équipe que ses qualités sont immenses. J'ai entendu et lu qu'on lui reprochait parfois sa trop grande agressivité. Moi pas ! C'est son tempérament et on ne se refait pas. J'aurai un immense plaisir à le retrouver l'an prochain à mes côtés et, si la chance veut que je sois plus heureux dans mes entreprises que cette année, nous pourrons faire, Biquet et moi, un excellent travail.

Si j'avais pu être à sa hauteur au classement général, lorsque la course prenait tournure, nous aurions, sans menacer Coppi trop supérieur, conquis une seconde place, récompense de ses mérites.

NELLO LAUREDI

J'avoue que je croyais beaucoup en lui au départ. Il avait axé sa saison uniquement sur le Tour et s'y présentait sans fatigue excessive. Il aurait dû faire mieux, à mon avis. Antonin Magne, qui l'avait conseillé et préparé, est également de cet avis. Je suis persuadé que ce qui a « tué » mon ami Nello a été cet entêtement à s'accrocher à un maillot jaune qui était sa hantise. Il s'est usé à cette tâche et, lorsque son trophée lui a été ravi, il a connu un abattement moral qui a été le prologue de sa crise physique. L'un accompagne toujours l'autre et nous n'avons pas été surpris, par la suite, de constater que Nello n'était plus que l'ombre de lui-même. S'il n'avait pas été leader, il eût fourni une toute autre performance. Il eût été décontracté, tranquille, l'esprit libre.

Ce Tour 52 ne retire rien à ses qualités : Nello est un routier complet, capable de déclencher et de mener à bien une longue échappée. Il grimpe suffisamment pour ne jamais être étouffé en montagne et il peut même jouer un rôle de premier plan contre la montre. C'est exactement le bagage nécessaire pour réaliser un très bon Tour de France.

LUCIEN LAZARIDES

Tant pis si mon ami Lucien n'apprécie pas mon opinion, mais je me dois de lui dire pourquoi, selon moi, il n'a pas fourni le Tour que l'on attendait de lui. Peut-être doit-il son apathie à son tempérament d'azuréen, mais il se complaît vraiment trop dans la facilité. Il ne sait pas se « faire mal ». Il aime ce qui vient tout seul, sans forcer. Si le punch est là et s'il s'envole, tant mieux, sinon il attend.

Je sais pertinemment pourquoi il n'a pas su s'adapter d'emblée à l'atmosphère de bagarre quotidienne du Tour 52. C'est parce qu'il était resté trop éloigné de nos luttes routières, se basant uniquement sur son Tour 51, pensant qu'il allait se retrouver au fil des kilomètres. La forme n'est pas venue et Lucien, ulcéré, ne comprenant plus, n'a pas su remonter la pente. Qu'il abandonne son « dolce farniente » hivernal et sa léthargie du début de saison, et nous verrons, j'en suis persuadé, un tout autre Lazaridès dans le Tour. Ses qualités sont réelles et ne demandent qu'à être réveillées. L'énergie est une chose qui se cultive, comme le reste.

Je reproche à JEAN ROBIC d'avoir été secret

JEAN DOTTO

Jean Dotto me plaît et je le considère comme un des meilleurs éléments des Tours à venir. J'estime son sérieux, son ambition, sa discrétion, son petit coup de pédale léger, léger...

Il a tout pour réussir. Mais le Tour demande, exige un affinage des qualités qui sont en lui. Jean Dotto n'est pas encore un vrai coureur. Peut-être ne s'en rend-il pas compte, mais il est encore trop « marqué » par la spécialité dans laquelle il est roi : la course de côte. Il a besoin de changer sa position qui n'est pas celle d'un routier intégral. Peut-être perdra-t-il, en ce faisant, un rien de ses dons de démarreur à froid dans ces épreuves écœurantes que sont les escalades de la Turbie et du Mont-Agel, mais il y gagnera en résistance. Il faut notamment qu'il se débarrasse, peu à peu, de sa manie d'attaquer, de fournir des petits efforts spectaculaires, mais improductifs, dans une course comme le Tour où tout se paie, en fin de compte.

Je ne le vois pas encore en vedette dans le Tour l'an prochain, surtout si Coppi et Koblet sont là. Je me base sur ma propre expérience. Le Tour s'apprend, s'assimile. Dotto ne s'impose pas encore en pleine action et subit aussi trop la course des autres. C'est normal. A moins d'une amélioration subite, je crois sincèrement qu'il devra l'an prochain tenir le rôle d'un bon, d'un excellent lieutenant. Mais après, gare...

ANTONIN ROLLAND

Je veux lui rendre hommage, un hommage plus mérité que je ne saurais le dire. Il a joué un rôle obscur, pas assez mis en évidence. C'est un consciencieux qui s'est toujours mis en avant pour le bien de l'équipe. Il a été extrêmement précieux, et je n'en veux pour preuve que la satisfaction que nous avons tous ressentie en le voyant enlever la dernière étape. Il n'a fourni aucun coup d'éclat voyant, mais au sein du peloton nous ne nous trompons guère lorsqu'il s'agit de juger un équipier sur le travail effectué. Le Rolland 52 était en très gros progrès sur celui que je connaissais déjà par ses Tours précédents.

ROBERT BONNAVENTURE

J'estime qu'on n'a pas utilisé au mieux les services qu'il était capable de rendre. Trop souvent, il a dû se vouer à des tâches obscures à l'arrière lorsque le mauvais sort s'acharnait sur ses partenaires. J'aurais aimé le voir parfois à l'avant pour apporter aux hommes de pointe l'aide qu'il dispense avec une générosité jamais démentie.

BERNARD GAUTHIER

Lui non plus n'a pu se montrer comme il aurait dû le faire. Je connais bien mon ami Bernard Gauthier. Laissez-le à l'arrière dans un peloton attardé, il se dévouera avec un entêtement de bon caniche. Mais donnez-lui une responsabilité à l'avant pour soutenir un camarade dans une échappée et il se transformera en un battant extraordinaire. Il ne demande qu'à être guidé, qu'à obéir, moyennant quoi il fait alors bénéficier ceux qu'il aide de ses magnifiques moyens physiques. Il a eu le tort de se fatiguer un peu trop au début du Tour. Mais allez donc l'en empêcher...

RAOUL REMY

Indispensable... C'est le terme convenant à ce garçon qui est le courage personnifié, la joie de vivre, la clairvoyance en course. Si Rémy n'existait pas dans l'équipe de France, il faudrait l'inventer. Il ne commet pas d'erreur, il sait effectuer un travail de Titan et gagner aussi à l'occasion. Le jour où il décide de ne laisser partir personne, il n'existe pas un plus sûr chien de berger. Rémy ne grimpe pas ? Tant pis... Il a tant d'autres qualités !

MAURICE QUENTIN

Par sa faute, car il entre trop de plain-pied dans la bagarre sans songer à se réserver, le consciencieux Quentin s'est trouvé un peu « secoué » après quelques journées. Son étape de Roubaix, qu'il aurait dû enlever sans accident, l'a à coup sûr « marqué ». Il sait fournir une très grosse besogne malgré son apparente fragilité. Je n'en veux pour preuve que son étape d'Aix où il a fait reprendre, grâce à son énergie, des minutes à Jean Dotto.

LUCIEN TEISSEIRE

Quel dommage que la chaleur ait handicapé mon ami Teisseire ! Je suis persuadé qu'il eût été en pleine forme bien avant la seconde moitié du Tour. Si j'étais son conseiller, je lui dirais de ne pas négliger la compétition routière du début de saison. Il lui manque toujours le dur travail que sa robuste constitution peut supporter pour être égal à lui-même dès le début du Tour. C'est mon grand regret de ne pas avoir à ma disposition et à celle de mes camarades un Teisseire aussi fort qu'il l'est lorsque la distance l'a affiné !

EDOUARD MULLER

La chose n'a pas été dite. Cependant, le fait est là : Edouard Muller nous a terriblement manqué. Sa disparition fut un sévère handicap.

Je ne connais pas de meilleure aide que celle qu'il apporte. Nous avons, en le perdant, dès la seconde étape, été privé d'une partie de notre assurance. Je n'exagère rien et mes coéquipiers sont de mon avis qui prétendent qu'il est irremplaçable. Muller est d'ailleurs le seul de tous les « porteurs d'eau » qui fasse l'unanimité sur son nom. Si nous avions dans la formation tricolore un Muller tiré à six exemplaires, nous serions enviés par tous. Fausto Coppi lui-même, d'ailleurs, ne me l'a pas caché :

— Nous n'avons pas en Italie l'égal de votre Muller...

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

LA SEMAINE PROCHAINE

L'équipe du Tour 1953 telle que je la vois

PARIS-LIMOGES : LAUREDI A OSÉ SUR LA FIN !

(De l'un de nos envoyés spéciaux : **Roger FLAMBART**)

LIMOGES. — Au petit matin, à La Croix-de-Berny, 80 coureurs étaient rassemblés au départ du 25e Paris-Limoges et, parmi eux, il en était un les joues creuses, le teint basané, dont le regard trahissait la rancœur : Nello Lauredi. Cet homme, nous devions le retrouver dix heures plus tard étendu sur la pelouse du Stade Municipal de Limoges, épuisé, vidé de toutes ses forces, mais victorieux...

Lauredi, le routier qui sait « se battre » expliquait, après être revenu à lui :

« Comme je n'ai pas de contrats d'après-Tour — je n'ai couru qu'une seule fois sur piste au Parc des Princes, — je me suis mis en tête de gagner ce Paris-Limoges, et j'y suis parvenu. Mais au prix de quel effort... »

Si Lauredi était maussade, Antonin Magne, son professeur, savourait, par contre, la victoire de son élève, venue 25 ans après la sienne. En 1927, en effet, Antonin Magne, en s'échappant à Vatan, inscrivait le premier son nom au palmarès de Paris-Limoges.

Un quart de siècle est passé, « Tonin », aussi brillant directeur sportif qu'il a été coureur, a le droit de faire sienne la victoire de Lauredi.

Après Argenton-sur-Creuse, 264 kilomètres, point stratégique de la course, on ne vit que des maillots violets en tête : Bernard Gauthier d'abord, en compagnie de Renaud et de Creton ; puis, après son retour éclair dans la côte de Morterolles, Lauredi. L'envolée de Lauredi dans la dure côte de Razès fut fantastique et c'est protégé par Renaud, Telotte et Bernard Gauthier qu'il put la mener à bien.

L'équipe Mercier avait magnifiquement manœuvré.

DECAUX ET CRETON IRONT A REIMS

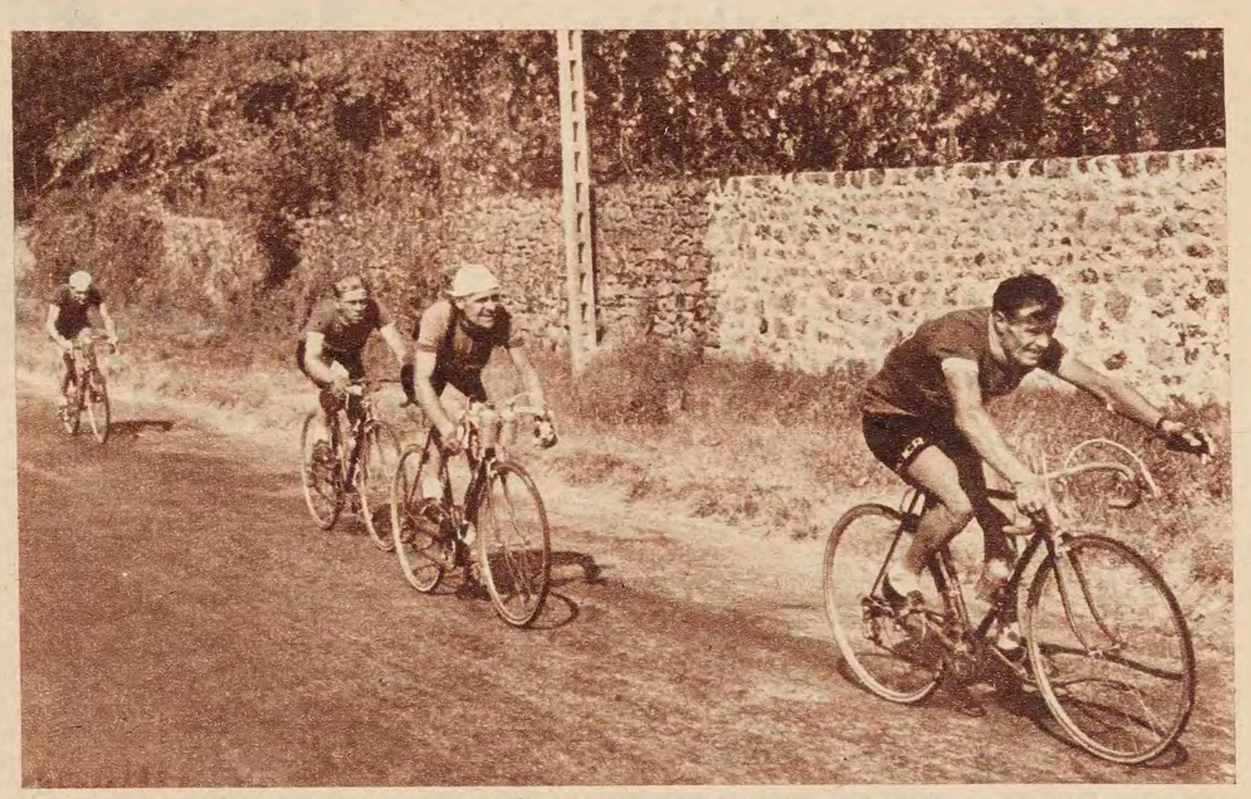
Cependant, la tenue d'ensemble des hommes de l'équipe de Mercier et la victoire de Lauredi ne doivent pas effacer complètement les performances des poulains de Gitane : Decaux et Creton. En se classant respectivement deuxième et troisième, les protégés de Raymond Louviot ont gagné le droit d'aller dimanche prochain à Reims disputer à Louison Bobet le titre national des routiers.

Nous avons revu le Decaux du Tour de France, agressif, combattif, puissant. Il a eu le malheur de ne pas rejoindre le groupe de tête cinq minutes plus tôt. Lorsque Decaux se plaça au commandement, Lauredi, en effet, venait de s'échapper et il se trouva alors « muselé » par Bernard Gauthier et Telotte qui, très normalement, protégèrent la fugue de leur camarade d'équipe.

Quant à Creton, il n'en espérait pas autant après deux mois d'inaction.

Gueguen, Teisseire, qui crevèrent, Diot, Joly, Coste, Cielicska, Audaire et Varnajo, qui faiblit sur la fin, se mirent encore en vedette dans ce Paris-Limoges disputé sous un soleil de plomb.

Par contre, Redolfi n'est toujours pas au point.



L'arrivée est proche. Encore 30 kms. Bientôt, l'Azuréen Nello Lauredi s'échappera et ne sera pas rejoint. Quoique menant bon train devant Renaud, Creton et B. Gauthier, il s'apprête à saisir une canette au vol.

LE CLASSEMENT

1. Nello Lauredi, en 10 h. 17' 25", sur bicyclette Mercier, pneus Hutchinson; 2. Dotto, à 1' 15"; 3. Creton, à 1' 17"; 4. Gauthier, à 1' 19"; 5. Renaud, à 1' 22"; 6. Telotte, à 1' 24"; 7. Cieleska; 8. Audaire, à 3' 8"; 9. Hendrickx; 10. Joly, à 3' 20"; 11. Gaudin, à 3' 47"; 12. Diot, à 3' 50"; 13. Varnajo, à 6' 14"; 14. Coste, à 7' 20"; 15. Mahé, à 7' 22".

PARIS-LIMOGES
1er LAUREDI sur cycles
MERCIER
montée avec Pneus HUTCHINSON
Dérailleur LE SIMPLEX
Chaînes YELLOREX, Tubes RUBIS
Cycles MERCIER, 60, rue de Gutenberg
SAINT-ÉTIENNE

Lauredi a bondi. Derrière, ses équipiers Telotte, Renaud, B. Gauthier (de g. à dr.) laissent Decaux mener la chasse.

JE N'AI PLUS VU LA ROUTE DANS LES DIX DERNIERS KILOMÈTRES

par **Nello LAUREDI**

LIMOGES. — Lorsque j'escaladais la côte de Razès, je ne me sentais pas les pédales sous mes pieds. Tout me paraissait facile. C'est pourquoi je n'ai pas hésité à m'en aller. Il restait 25 kilomètres pour atteindre Limoges. Mais, soudain, une quinzaine de kilomètres plus loin, le ressort était cassé et j'ai couvert les dix derniers kilomètres sans voir la route... Ces dix kilomètres me parurent interminables. Je n'avais plus la force de lever la tête pour regarder Antonin Magne qui, à mes côtés, ne cessait de m'encourager. J'ai vraiment souffert pendant ces vingt minutes à un point tel que, sitôt la ligne d'arrivée franchie, je me suis affalé dans l'herbe où je me suis endormi. Je n'en pouvais plus...

Une demi-heure plus tard, sous la douche, j'ai enfin réalisé que je venais de remporter ma première grande classique, mon premier ville à ville. A une semaine du championnat de France, c'est un fameux doping. Je voudrais tant être champion de France ! Peut-être qu'avec le maillot tricolore sur les épaules, et après avoir été le seul Français à porter le maillot jaune pendant le récent Tour de France, managers et directeurs de vélodromes s'intéresseront à moi...

Je dois remercier mes équipiers de Mercier — Bernard Gauthier et René Telotte — qui m'ont considérablement facilité la tâche.

Et maintenant, rendez-vous dimanche à Reims.

(Recueilli par R. Fl.)

Bientôt les résultats de notre concours :

"QUI GAGNERA LE TOUR 52 ?"

LE Tour de France achevé, nous avons commencé, sous le contrôle de Me Drouard, huissier, 16, rue de Tracy, Paris (2e), le dépouillement du volumineux courrier que nous a valu notre grand concours : « QUI GAGNERA LE TOUR 52 ? » et qui est doté de plus d'un million de prix, dont une 4 CV. Renault au premier.

Plusieurs jours seront consacrés à ce dépouillement, et ce n'est que lorsqu'il sera achevé et que Me Drouard aura dressé son procès-verbal, que nous publierons la liste des lauréats.

Voici les réponses-type auxquelles Me Drouard se référera pour établir son classement :

QUESTIONS PRINCIPALES

1re QUESTION : Qui gagnera le Tour ?
Réponse : FAUSTO COPPI.

2e QUESTION : Quels seront les coureurs classés 2e et 3e au classement général ?
Réponse : STAN OCKERS (2e)
BERNARDO RUIZ (3e).

3e QUESTION : Dans le classement par équipes, donnez les noms de l'équipe classée 1re et de l'équipe classée 2e.
Réponse : 1re ITALIE
2e FRANCE.

QUESTIONS SUBSIDIAIRES

1re QUESTION : Quel sera le temps mis par le gagnant en heures, minutes et secondes?
Réponse : 151 H. 57' 20".

2e QUESTION : Quel sera le temps mis par le second en heures, minutes et secondes ?
Réponse : 152 H. 25' 37".

Lauredi a roulé jusqu'à la limite de ses forces. A peine arrivé, il s'est écroulé sur la pelouse du vélodrome, et Antonin Magne, son directeur sportif (à g.) le soigne paternellement. (Report. phot. de l'un de nos env. spéc. : Albert Iorwitz.)

N!

rejoint.
au vol.

ANS
RES

sentais
pour-
pour
plus
mètres
ables.
Magne
uffert
rrivée
e n'en

que je
ville
ameux
d'avec
ançais
nagers

ier et

FI.)

Anto-
vitz.)

Jamais encore J.O.

N'ONT EU LA PURETÉ DE CEUX D'HELSINKI

De l'un de nos envoyés spéciaux

GASTON BÉNAC

HELSINKI. — J'ai déjà suivi de bout en bout six Jeux Olympiques, n'ayant raté, depuis Stockholm, que ceux de Los Angeles, et je dois à la vérité de dire que ces septièmes sont de loin les plus beaux, les plus sportifs, les plus purs. Les Jeux de Berlin nous avaient laissé sous une impression un peu trouble avec sa fantastique mise en scène réalisée dans un but évident de propagande. Il y eut, du seul point de vue sportif, de très belles choses, les sprints et les sauts de Jess Owens, le magnifique 1.500 m. gagné de façon si élégante par Lovelock devant l'Américain Cunningham et l'Italien Beccali, le saut à la perche, terminé dans la nuit, après un match émouvant entre Japonais et Américains, l'impression de puissance produite par la foulée du colosse Woodruft, mais en marge trop de cirque, de foire, trop de croix gammées détournant les Jeux de leur but sportif.

A Londres, il y eut aussi de très belles choses, mais noyées dans un océan d'incompréhension et de froideur pour tout ce qui n'était pas britannique, le public anglais donnant l'impression de ne voir, parmi ceux qui couraient, sautaient et lançaient, que ses représentants.

Je ne parle pas des Jeux précédents d'Amsterdam, de Paris et d'Anvers, qui furent loin de revêtir l'ampleur des derniers.

Le cadre rêvé

Ici, au cœur de cet admirable peuple finlandais, qui symbolise le travail, le courage, on se sent transporté vers les sources du sport, qui jaillissent du sol avec une grande pureté. On retrouve l'effort de l'athlète dans sa noblesse et l'image que nous voyons se dessiner devant nous est celle que nous désirons admirer. Tous ceux qui suivent les différentes manifestations sportives sur les routes, dans les stades, se sont trouvés à Helsinki retrempés dans un bain purificateur détruisant toutes les scories que portent en elles d'autres épreuves.

Ici, pas de questions d'argent

Il n'est pas question ici de transfert, de primes, de gros cachets, de publicité. La performance, le record ou la médaille les remplacent. Depuis mon arrivée à Helsinki, je n'ai entendu parler d'argent que pour payer les repas, la chambre ou... le programme.

On ne pouvait rêver foule plus compréhensive, plus sportive, plus impartiale que celle des 70.000 spectateurs qui chaque jour remplissaient ce vaste stade olympique, que j'avais vu inaugurer le 5 septembre 1939 (le lendemain de la déclaration de guerre), par un 10.000 qui permit à Maki de battre le champion olympique de Berlin Salminen. J'avais prévu, à ce moment, que les Jeux d'Helsinki (qui devaient avoir lieu en 1940) constitueraient un heureux retour vers cet esprit sportif étouffé par les fantassins du grand carnaval berlinois, et ce n'est pas sans raison que nous appelions Helsinki la Sparte moderne.

Ceux qui craignaient des heurts, des incidents entre Soviétiques et Américains en ont été pour leurs frais. Les athlètes, des deux côtés du rideau de fer, ont fraternisé et la foule a applaudi indistinctement le meilleur, quelle que fut sa nationalité.

Pas un seul coup de sifflet dans ce stade, si ce n'est ceux d'Américains habitués à manifester ainsi leur approbation ou leur joie lorsqu'un des athlètes yankees escaladent le podium, à peine si les applaudissements devenaient plus bruyants lorsqu'un Finlandais ou un Suédois accomplissait une performance marquante, et jamais une manifestation de désapprobation, même comme ce fut le cas jeudi où un coureur suédois, qui avait fait deux faux départs, fut mis sur la touche, il n'y eut aucun cri de protestation, aucun murmure.

L'organisation technique était à peu près parfaite, admirablement étudiée et mise au point. La piste en cendrée rouge était également excellente, les temps réalisés le prouvent.

Non, jamais nous n'avions vu ça et jamais, sans doute, nous ne reverrons 67 nations des deux hémisphères, combattant loyalement dans une arène dépouillée de parti pris, combattre pour un titre, une médaille, un record. Même pas à Melbourne dans quatre ans...

Records et super-champions

On ne compte plus le nombre de records olympiques battus, parfois à la chaîne, dans certains concours comme le lancement du marteau, et, si trois records du monde furent battus, de nombreux autres furent approchés de très près. Si nous n'avons pas trouvé de phénomène, genre Jesse Owens, il faut convenir qu'un Zatopek, « diablotin déchaîné », qui bouscule toutes les lois des techniques les plus subtiles, qu'un Harrison Dillard, champion olympique du 100 mètres à Londres, conquérant à trente ans la médaille d'or du 110 mètres haies et cela à un dixième de seconde du record du monde, sont des super-champions.

Le style, si souple, si élégant, si fin des Whitfield et des Stanfield, la grande foulée du géant jamaïcain Wint, les gestes puissants du jeune lanceur Iness notamment, les bonds prodigieux du Brésilien volant Da Silva, les sauts du révérend Richards, autant de visions d'art qui restent gravées en nous.

Nos fiches de consolation

Evidemment, la France n'eut à compter que sur deux Nord-Africains, l'admirable Mimoun, surtout, qui lutta avec autant d'intelligence que de courage contre Zatopek, ne s'inclinant que de peu en culbutant deux records de France, et El Mabrouk, malheureusement malhabile dans la finale du 1.500, mais assez fort pour améliorer le record de France.

Heinrich, blessé, et sur lequel on fondait de gros espoirs, n'a pas lutté à armes égales avec Mathias.

Le fleuret, par la grâce de ce nouveau Lucien Gaudin qu'est le jeune Christian d'Oriola, et l'aviron grâce au « deux » de l'Encouragement et au « quatre » du Métro, nous ont aidé à oublier nos déboires athlétiques.

Demain, cyclistes et boxeurs nous apporteront peut-être de nouvelles fiches de consolation.

La poussée générale

Mais qu'importe, ne soyons pas exclusifs, pensons à l'avenir du sport international. Or, le fait essentiel de ces Jeux est celui-ci : la poussée en athlétisme de nombreuses nations, jusqu'ici classées au deuxième ou troisième plan, s'est manifestée par d'excellentes performances. Le niveau général, surtout en course et concours féminin, a gravi de nombreux échelons, à tel point qu'on ne rit plus des Hindous, des Iraniens, des Américains du Sud et des Australiens.

Si les Américains totalisent les victoires, la rentrée des Allemands et surtout la venue des Russes qui se battent sur tous les terrains et s'infiltrent près des premiers, constitue une poussée puissante qui vise déjà les premières places à Melbourne.

Puissions-nous, de notre côté, ne pas perdre encore un peu plus de terrain d'ici là...

MAC DONALD BAILEY NE SERA JAMAIS CHAMPION

HELSINKI. — Sans aucun doute, la grande victime des épreuves de vitesse à Helsinki a été Mac Donald Bailey, presque aussi connu sous le sobriquet de « La Flèche Noire ». Une flèche moins acérée qu'auparavant, certes, encore que sa vitesse soit toujours des plus respectables.

Mac Donald Bailey était surtout favori sur 100 mètres parce qu'il avait égalé le record du monde en 10"2/10 et que les sprinters américains semblaient inférieurs à leurs anciens. Cette double raison rendait la victoire de Bailey presque certaine et, lorsqu'on le vit courir en 10" 4/10 dans sa série, avec ce style félin qui lui est propre, on pût croire que le pronostic établi prenait encore du poids.

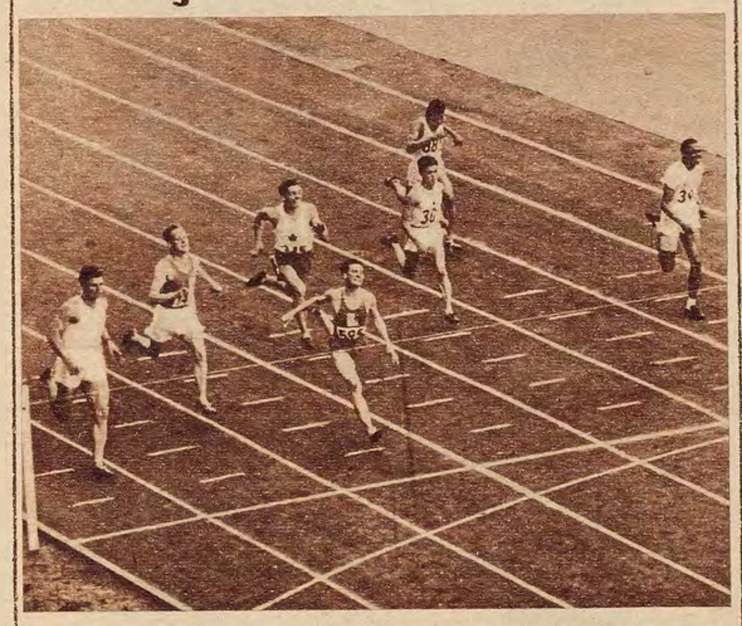
Mais Mac Bailey appartient à cette catégorie d'athlètes d'autant plus impressionnants qu'ils courent sans avoir à s'inquiéter d'un adversaire. Lorsqu'il est certain de triompher, sa foulée devient plus légère, plus aérienne, et il réussit alors des performances qui arrachent un cri d'admiration par leur souveraine aisance. Hélas, Mac Donald Bailey s'alourdit à mesure que le danger grandit. Lui, qui très souvent termine ses courses par un rush irrésistible, a perdu du terrain dans les derniers mètres du 100. Il perdit la finale là où l'on pensait qu'il la gagnerait.

Remigino est le premier sprinter blanc qui ait remporté le 100 mètres depuis le Canadien Williams, en 1928. Williams n'était peut-être pas un sprinter extraordinaire, mais il était un lutteur farouche, d'homme à homme. Tout le contraire de Mac Donald Bailey, en somme. Eh bien, Remigino est lui aussi un lutteur de tempérament, et c'est cette qualité qui lui a permis de résister au foudroyant retour du Jamaïcain Herbert Mac Kenley.

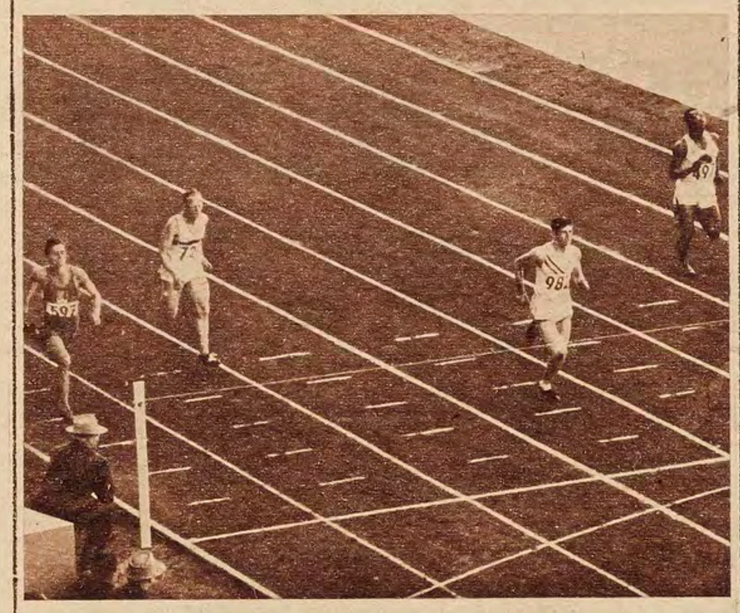
« Cette finale sera gagnée en 10"4/10, m'avait dit Mac Kenley. C'est pourquoi je participe au 100 mètres de préférence au 200 où Stanfield est absolument inbattable... »

Mac Kenley ne se trompait. C'est d'un souffle qu'il s'inclina devant le jeune Italo-Américain. Neuf années les séparaient, mais entre eux, sur le fil, il n'y avait plus que l'épaisseur d'un maillot.

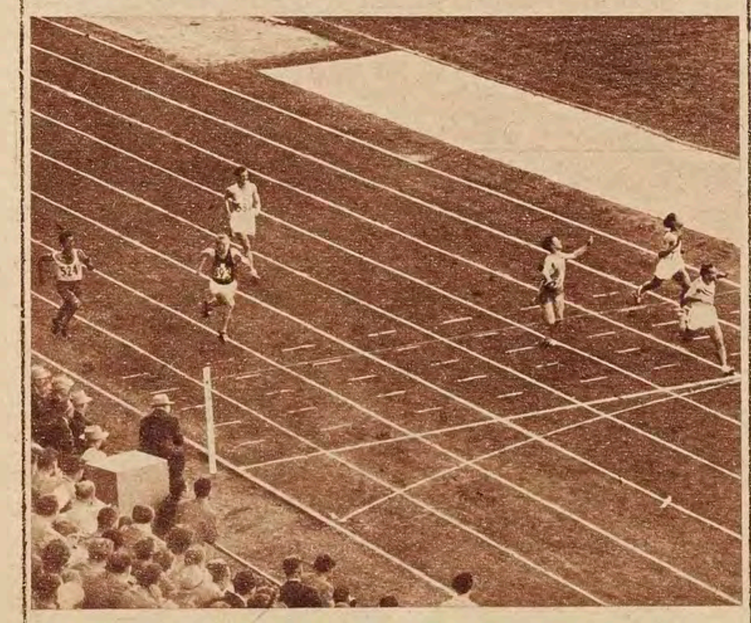
PORTHAULT LE MEILLEUR FRANÇAIS DANS LE 100 M.



La victoire d'Etienne Bally dans la 2e série du 100 m. Le Français (295) gagne devant Koleff (68), 2e; Dolan (146), 3e; Mazorra, Hutchinson, etc. Bally fut éliminé en quart de finale.



L'Américain F.-D. Smith, qui devait terminer 4e de la finale, remporte la 12e série devant le Français Porthault (597) qui ira jusqu'aux demi-finales, réalisant une bonne performance.



Lindy Remigino, qui s'adjugea le titre olympique à l'issue d'une arrivée discutée, triomphe avec aisance devant Pinto (137) et notre représentant Bonino (596), battu pour la 2e place.

STANFIELD ÉGALE JESSE OWENS

La finale du 200 mètres, disputée dans des conditions atmosphériques nettement défavorables, fut cependant très belle. On savait que Stanfield ne pourrait être battu. J'étais curieux de voir en action cet Américain que je connaissais à peine, ne l'ayant vu qu'à l'entraînement. Il me causa une impression considérable dès son quart de finale gagné en 20"9/10 avec une éblouissante facilité. Ce grand diable de noir (il mesure près de 1 m. 90) court en longues foulées, sans jamais paraître s'employer, l'air aussi flegmatique que s'il se dérouillait tout simplement les jambes.

En finale, Stanfield égala en 20" 7/10 le record du prestigieux Jesse Owens, établi à Berlin en 1936. Est-ce à dire qu'il est l'égal du mulâtre légendaire ? Je ne suis pas loin de le penser, tant Stanfield fut séduisant dans cette finale. Quel abattage et quelle classe ! Les autres étaient déjà battus après 30 mètres de course seulement, et pourtant le blanc Baker et le noir Gathers ne s'amusent pas dans une ligne droite, je vous prie de le croire. Par comparaison avec Wembley 1948, on peut dire que le 100 mètres a été moins bon à Helsinki, mais le 200 meilleur.

M. H.

POURTANT MAC KENLEY SEMBLAIT

L'arrivée du 100 m. fut extrêmement indécise. Quatre hommes terminèrent sur la même ligne : Remigino (981), Mac Kenley (295), Mac Donald Bailey (166) et Smith (82). Ils furent crédités du même temps : 10" 4/10. Les juges eurent recours à une photo floue (ci-dessous, à dr.) pour déclarer Remigino 1er. Ils discutèrent.

Si Baker, second de la finale du 200 mètres, à l'extérieur, n'apparaît pas sur notre cliché, cette arrivée traduit la supériorité d'ensemble des noirs dans le sprint court. Andrew Stanfield, qui égale en 20 secondes 7/10, le temps de Jesse Owens, a le même style que celui-ci. A peine contracté, il bat, outre Baker, Gathers (985), Mc Bailey (166) et Laing.

N

AIT

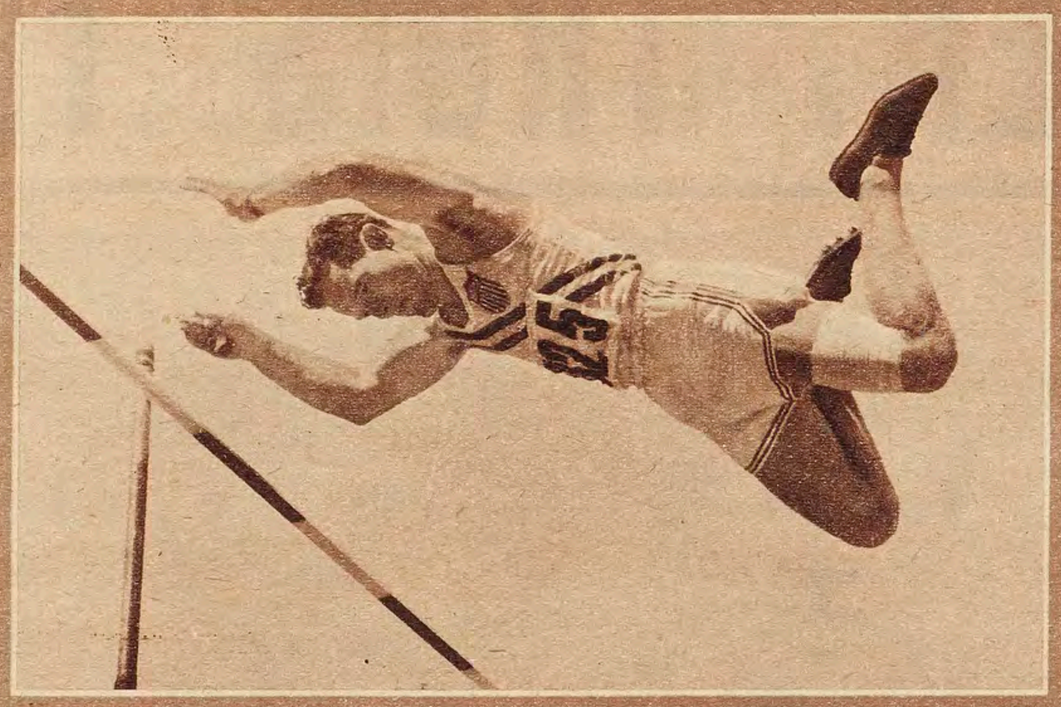
ur la
) et
ours
rent.

su-
lesse
aing.

OLYMPIQUE

AVOIR TRIOMPHÉ...

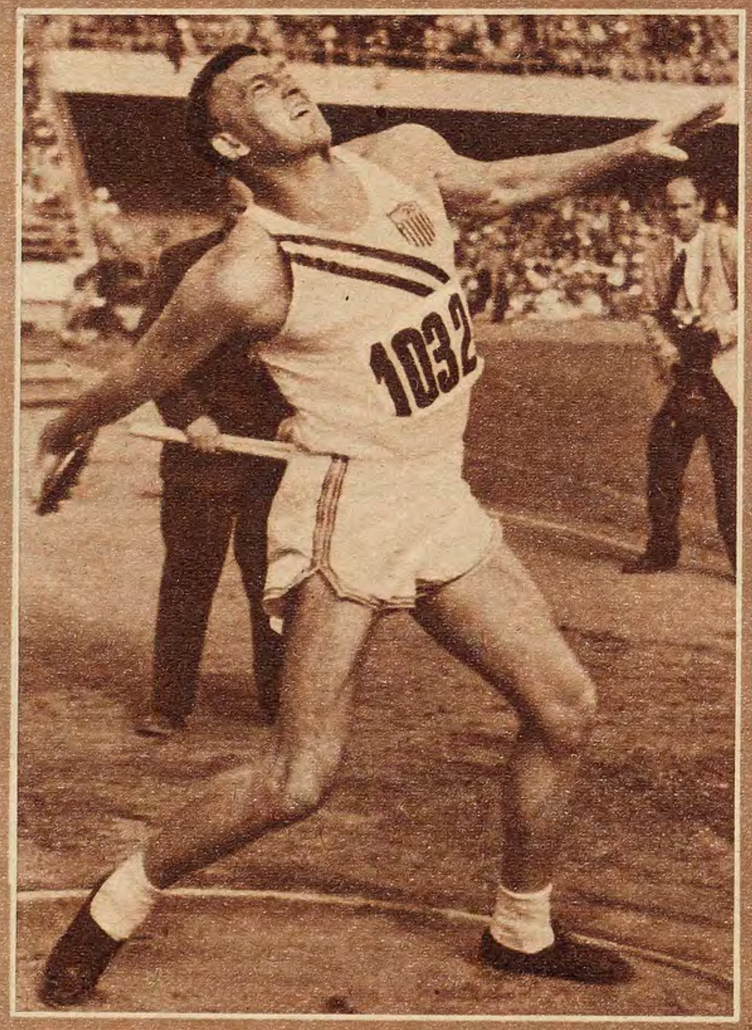
pendant 25 minutes pour arriver à ce résultat qui ne donna pas entière satisfaction, car Mac Kenley semblait avoir devancé de peu son rival. Il s'abstint pourtant de toute réclamation.



Sa cuisse fortement bandée n'a pas empêché le pasteur Bob Richards de franchir 4 m. 55 à la perche, battant ainsi le record olympique dans un style superbe dont on admirera la surprenante pureté.

C'est aux championnats d'Amérique qu'a été prise cette belle photo d'O'Brien.

LES AMÉRICAINS IMBATTABLES DANS LES CONCOURS



La technique du discobole antique est dépassée. La puissance d'Iness lui permettra d'atteindre 55 m. 03, nouveau record olympique

D'un bond félin, le noir Jérôme Biffle a franchi 7 mètres 57 en longueur et seul l'état du sautoir détrempé l'empêcha de battre le record.

Les yeux fermés par l'effort, Cy Young, vedette du javelot, lance à 73 m. 78.

Se détachant sur le ciel sombre où roulent des nuages, le géant Walter Davis, impressionnant de souplesse et d'aisance, a franchi la barre, placée pourtant à 2 mètres 04, sa propre taille...

ZATOPEK, TROIS TITRES : 10

Les trois héros du prodigieux 5.000 m. des Jeux Olympiques posent fraternellement pour le photographe après leur combat. L'Allemand Schade (740) reprend son souffle et paraît plus marqué par son effort que Zatopek, détendu et souriant (au centre). Mimoun est pensif.

De l'un de nos env. spéc. **A. POIRIER**

HELSINKI. — L'histoire déjà longue des Jeux Olympiques modernes a ses héros, personnages hors série dont l'antiquité eût fait des demi-dieux : Nurmi, Ritola, Jesse Owens. La quinzième Olympiade sera illustrée d'un nouveau nom : celui d'Emil Zatopek.

Le prodigieux athlète a réussi une série de performances qui permettent de poser à son sujet une question, hélas insoluble, car dans l'éternelle « querelle des anciens et des modernes » les conditions de la course et de l'entrainement varient trop en quelques années pour qu'on puisse donner une réponse valable : Zatopek est-il le meilleur coureur à pied de tous les temps dans les courses de fond ?

Le seul fait qu'on puisse poser ce point d'interrogation qui suivit déjà les seuls noms de Jean Bouin, de Nurmi et de Gundar Haegg situe la valeur de cet extraordinaire champion.

A Londres, les spectateurs des Jeux avaient vu ce Tchèque grimaçant dans l'effort gagner le 10.000 mètres. Mais Zatopek n'était pas encore l'invincible. Un Reiff pouvait résister à son rush à l'issue du 5.000 mètres. A Helsinki, Zatopek est entré de plain-pied dans la grande légende. Il a pris place parmi ces champions fabuleux dont les exploits nourrissent les générations de jeunes sportifs qui lui succèdent.

Ses temps seront peut-être battus un jour, mais, pour l'Histoire, il demeurera plus que l'homme qui, le premier, a forcé la porte d'or des vingt kilomètres dans l'heure. Il demeurera celui qui, dans une seule et même semaine, a conquis trois titres olympiques, ceux du 5.000 mètres, du 10.000 mètres et du marathon.

Laquelle de ces trois victoires est la plus belle ? Nous n'en savons rien, partagés que nous sommes entre des sentiments divers, variables comme les courses mêmes où il a triomphé.

Un mot vient à l'esprit pour les définir : « domination ». Un second s'y ajoute : « personnalité ». Un troisième les rejoint : « énergie ».

« Zatopek le dominateur ». Il l'a été dans ce 10.000 et dans ce marathon qu'il a conduits à sa guise, usant ses adversaires par d'incessants démarrages; imposant sa maîtrise absolue à des hommes à la limite de leurs moyens.

« Zatopek l'énergique ». Il l'a été dans ce 5.000 mètres où nous avons atteint les plus hauts sommets de l'émotion; où nous avons vu six hommes s'entrebattre farouchement, presque frénétiquement, pour s'incliner enfin devant celui d'eux que 76.000 spectateurs, hurlant d'enthousiasme, croyaient déjà battu.

Quant à sa personnalité, il suffit d'avoir contemplé son masque de crucifié, d'avoir suivi du regard sa foulée implacable pour être certain que le triple champion d'Helsinki appartient bien à la lignée des êtres d'exception.

« Zatopek trismégiste », eussent dit les Grecs : Zatopek trois fois grand...

BARTHEL A COUVERT 2.000 KILOMÈTRES ET MAIGRI DE 12 KILOS POUR GAGNER LE 1.500 OLYMPIQUE EN 3 MINUTES 45

HELSINKI (de l'un de nos envoyés spéciaux). — **Barthel, coureur de second plan l'an dernier, s'est révélé dès les séries en se montrant le plus rapide de tous les « miler » qui se disputaient le titre du 1.500 mètres. En fait, sur les douze finalistes, on n'en vit guère que quatre : les Allemands Lanners et Lueg, le Luxembourgeois Barthel et l'Américain Mac Millen.**

Et El Mabrouk ? dira-t-on. Eh bien ! El Mabrouk peut réfléchir à ce que permettent l'entraînement et l'intelligence en course. Il a désormais un modèle tout trouvé : Josy Barthel, précisément. Je me demande ce qu'aurait pu accomplir Patrick s'il s'était entraîné plus régulièrement et s'il savait se battre dans un peloton. Surpris dans la ligne opposée, El Mabrouk tarda à réagir, mais sa remontée entre 1.300 et 1.450 mètres fut fantastique. Mais pourquoi diable cède-t-il poliment sa place au concurrent qui parvient à sa hauteur avec l'intention de le passer ? Lorsqu'il voulut à son tour améliorer sa position, on ne lui fit « pas de cadeaux ». C'est qu'une finale olympique n'est pas, mais pas du tout, une compétition entre camarades de clubs avec un bon déjeuner pour enjeu...

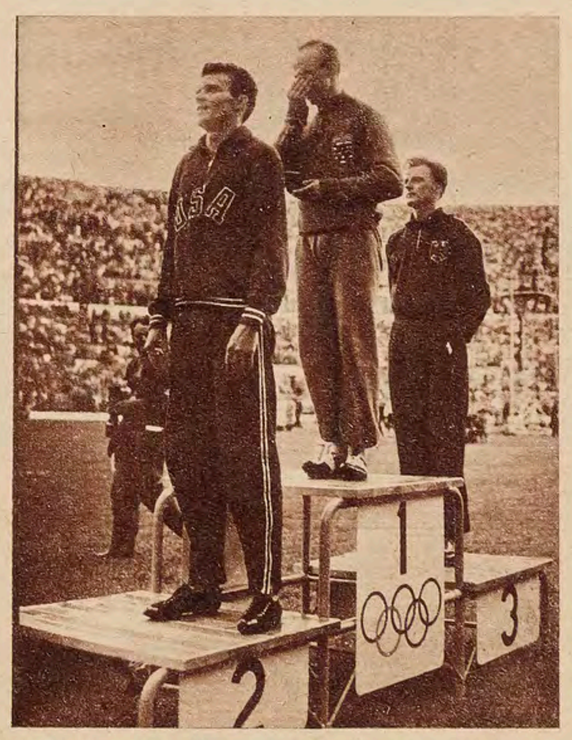
Les huit premiers ont battu le record de Lovelock, qui date de 1936, et El Mabrouk a amélioré en 3' 46" son propre record de France. Pourtant, ce 1.500 nous laisse insatisfaits. Les hommes étaient trop près les uns des autres. Il manquait un Strand ou un Arne Andersson pour donner un peu de ton à la course..

Seul Barthel (qui, à dix-neuf ans, courait le 1.500 en 3' 51", ne l'oublions pas), ne commit aucune faute. Il laissa ses rivaux s'épuiser entre eux et n'apparut que dans les derniers mètres, alors que Lueg payait le démarrage à la cloche qui permit de couvrir le dernier 400 mètres en 56". L'autre révélation de la course est l'Américain Mac Millen, âgé de vingt-quatre ans, et qui n'avait jusqu'ici réussi que 3' 49" 3/10. Il se montra un redoutable finisseur et il fallut toute la puissance au sprint de Barthel pour contenir sa ruée. Quant à Bannister, il n'a eu qu'un rôle effacé et peu brillant, puisqu'il gêna El Mabrouk dans la ligne droite d'une manière qui frôlait l'irrégularité. Aberg et Ericsson ont, eux aussi, déçu. Ils ne sont que des coureurs moyens et c'est bien à tort qu'on en avait fait des épouvantails.

Mais comment ne demeurerait-on pas songeur en évoquant le travail forcené (2.000 kilomètres entraînant un amaigrissement de douze kilos...) accompli par Barthel sous la direction de Gerschler, l'homme qui découvrit Harbig ! Certains jours, le Luxembourgeois courut dix fois de suite un kilomètre en 2' 50", à dix minutes d'intervalle. Le résultat, on l'a vu sur la cendrée rouge d'Helsinki...

M. H.

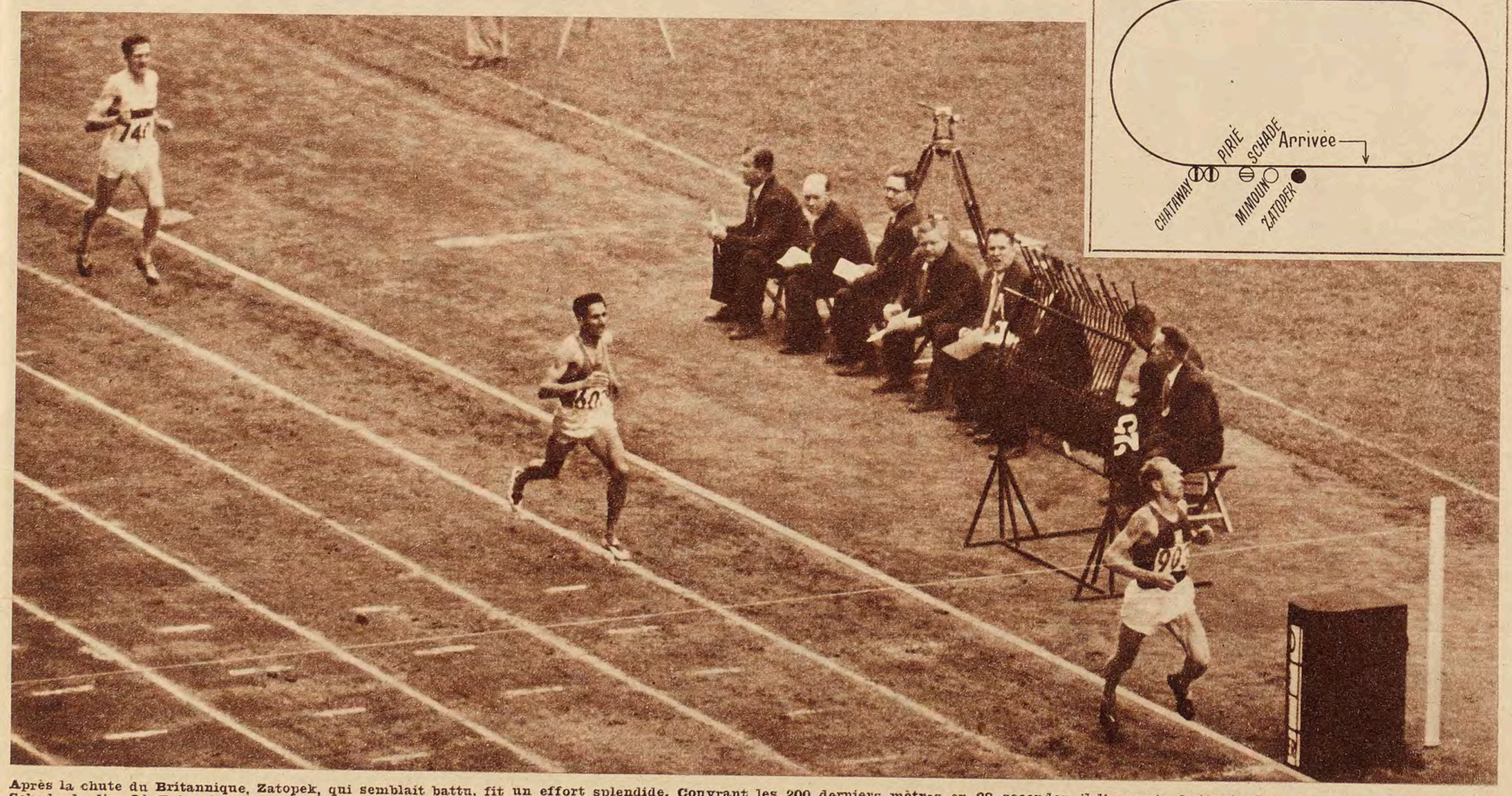
(Voir notre report. phot. de la course en page 20.)



L'émotion a été trop forte. Barthel, monté sur le podium, pleure. Devant : Mac Millan. Der. : Lueg.

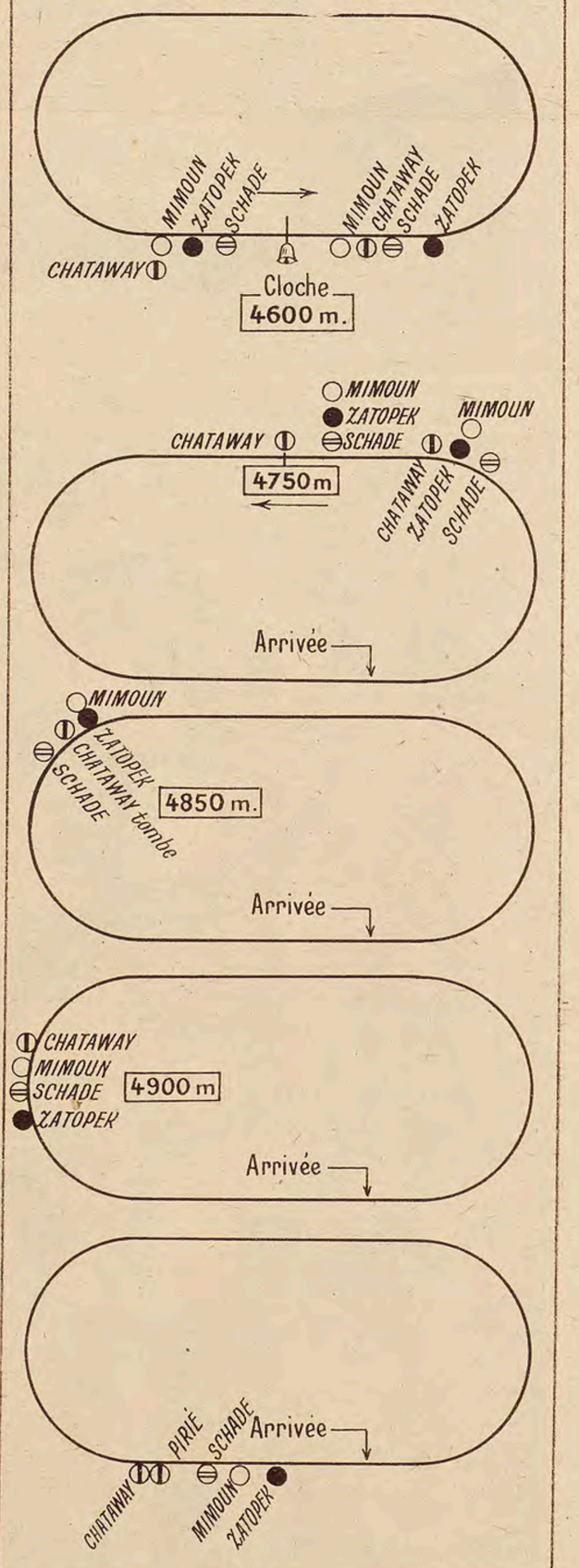
10.000, 5.000, MARATHON

Les concurrents du 5.000 m. vont aborder la dernière ligne droite. Zatopek, visage crispé, a démarré. Mimoun, grimaçant dans l'effort, et Schade ne pourront le remonter. Derrière eux, à terre, on voit Chataway qui vient de tomber en touchant la lice de la piste.



Après la chute du Britannique, Zatopek, qui semblait battu, fit un effort splendide. Couvrant les 200 derniers mètres en 28 secondes, il l'emporte, battant Alain Mimoun de cinq mètres et Schade de dix. Où Zatopek trouve-t-il ces ressources qui lui permettent de vaincre ? C'est un mystère que ses rivaux ne se chargent pas d'expliquer. Il est le grand triomphateur des Jeux.

L'IMPLACABLE ET INDÉCISE BATAILLE DES DERNIERS 400 MÈTRES DU 5.000 M.



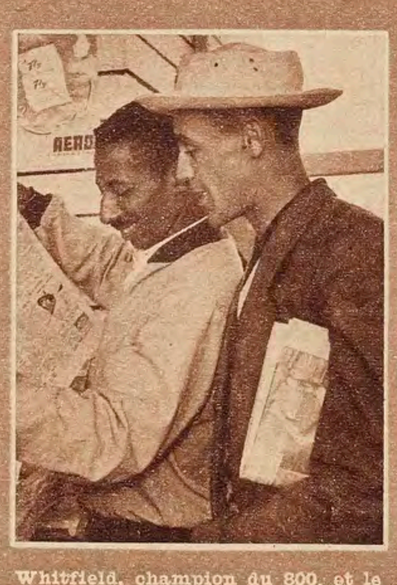
Avec notre reporter photographe A. Pilon dans les coulisses du village olympique

Les drapeaux de tous les pays représentés claquent au vent à l'entrée du village olympique. L'élite des sportifs y prépare les compétitions.

Le géant américain Walter Davies a sauté sa hauteur : 2 m. 04.

Eminente sourit aux facéties du plongeur Gustovoïguin, qui plaisante avec l'Américaine Godoroff.

L'équipe de France de basket à l'heure du déjeuner. Au 1er plan : Devoti et Perniceni. Au fond : Busnel.



Whitfield, champion du 800, et le crack jamaïcain Mac Kenley.

El Mabrouk joue les consolateurs auprès d'une jeune Finlandaise.

G. Bozon, frileusement enveloppé d'une couverture, et A. Minville.

Les athlètes hindous, coiffés de leur pittoresque turban et vêtus avec une remarquable recherche.

Zatopek s'explique avec Etienne Bally (à dr.) et Gerdil (au c.). Le Tchèque reçoit leurs félicitations.

MARCEL HANSENNE

L'AVENIR EST AUX

HELSINKI. — Les Jeux Olympiques, en ce qui concerne l'athlétisme, auront été un triomphe pour les Américains. Jamais encore, dans l'histoire des Jeux, leur supériorité n'avait été aussi écrasante, et cela bien que beaucoup de nations eussent tenté un violent effort pour arriver sinon à leur niveau, du moins à une distance convenable. Mais cet espoir même a été déçu.

A quoi tient cette suprématie de l'Amérique sur les autres nations ? A ce que le sport fait partie chez eux de l'éducation (et non l'éducation physique telle qu'elle est trop souvent comprise chez nous). Très tôt, les jeunes Américains apprennent à lutter entre eux d'abord, avant de lutter ensuite contre le temps ou le mètre. Ils y gagnent rapidement un goût de l'effort que nous Français, par exemple, découvrons beaucoup trop tard.

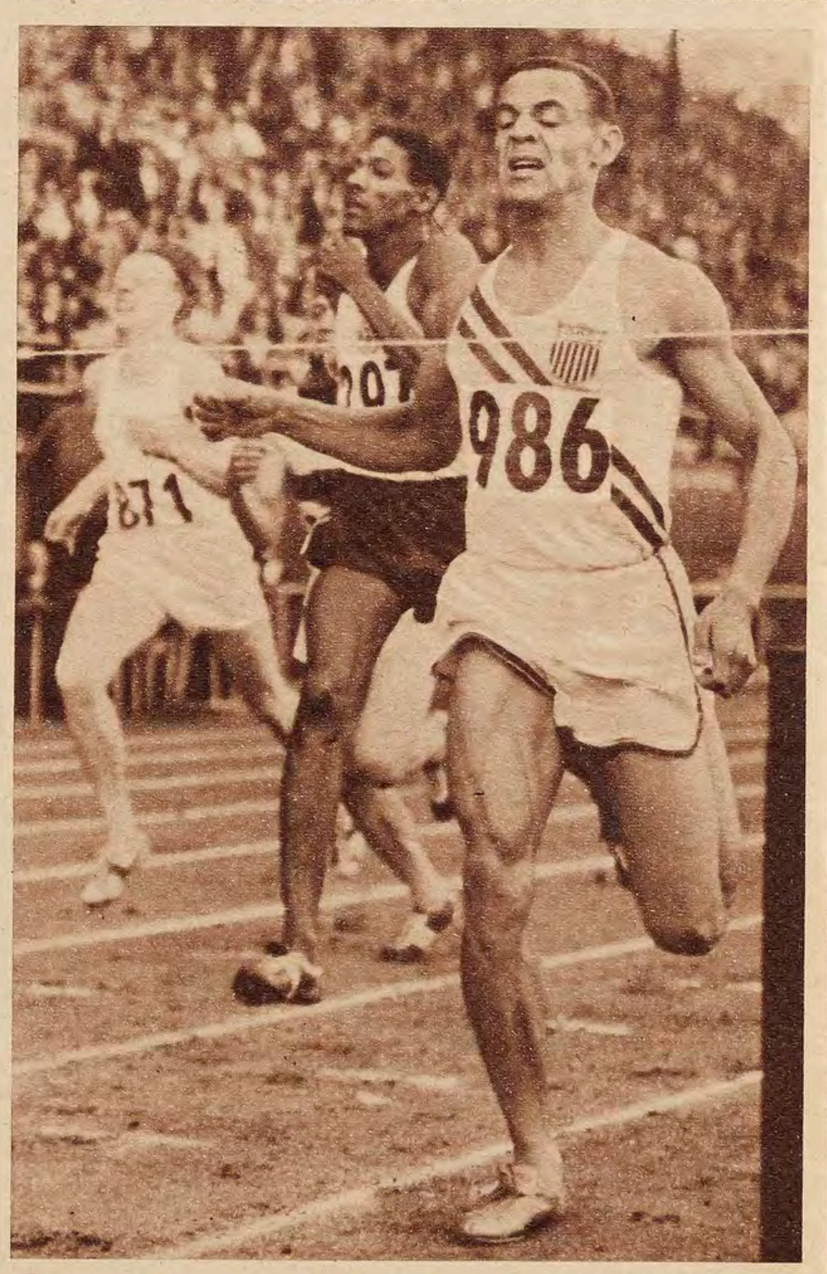
A Helsinki, les U.S.A. nous ont présenté des athlètes admirablement préparés, doués autant qu'on peut l'être, et ardents à conquérir les premières places. La maîtrise d'un Whitfield dans son 800 mètres victorieux était tellement insolente que l'on comprendrait parfaitement que ses rivaux s'en trouvassent découragés pour longtemps. Pour ma part, le Whitfield des demi-finales surtout m'aurait incité, si j'avais pressenti une chose pareille en 1948, à préparer le 1.500 de préférence au 800.

Derrière les U.S.A., viennent les Russes et les Britanniques. Dans beaucoup d'épreuves, les Soviétiques se sont rangés immédiatement derrière les représentants des U.S.A., ce qui équivaut à un certain nombre de titres officieux de champions d'Europe. Ainsi de Soukharev (100 mètres), Litujev (400 haies), Grigalka (poids), pour ne citer que ceux qui nous étonnèrent vraiment.

S'IL Y AVAIT EU DES COURSES DE FOND PAR EQUIPES

On nous avait prévenu que les Russes prépareraient ces Jeux avec le plus grand soin, et les événements nous l'ont prouvé. S'il y avait des championnats d'Europe à l'heure actuelle (je parle d'athlétisme uniquement masculin s'entend) ils seraient l'affaire des Russes et des Anglais.

S'il fallait souligner le fait le plus marquant des Jeux, en dehors bien entendu des phénomènes américains qui réussissent des performances époustouflantes un peu dans toutes les spécialités, je donnerais la préférence à la remarquable représentation des Anglais sur les distances allant du 800 aux 10.000 mètres. S'il existait un championnat par équipes dans



DE LONDRES A HELSINKI, TOUJOURS WHITFIELD

Répétition de l'arrivée du 800 mètres de Londres. Dans le même temps qu'aux Jeux de 1948 (1' 49" 2/10), Whitfield a battu au sprint le géant jamaïcain Wint. Mais l'Allemand Ulzheimer (871) a pris la 3e place.

réparer le
au 800.
, viennent
tanniques.
reuves, les
angés im-
e les re-
A., ce qui
n nombre
de cham-
i de Sou-
, Litujev
(poids),
qui nous

EU
E FOND
ES
venu que
aient ces
and soin,
ous l'ont
es cham-
l'heure
thlétisme
s'entend)
des Rus-

le fait le
x, en de-
s phéno-
réussis-
s épous-
s toutes
nerais la
arquable
glais sur
800 aux
stait un
pes dans

IELD
temps
géant
place.

TIRE LA GRANDE LEÇON DES JEUX

"TRAVAILLEURS DE FORCE"

les courses de fond, nul pays ne pourrait rivaliser avec les Britanniques, même pas les Russes, qui ont tenté un très gros effort dans ce domaine ces dernières années. En l'espace de quelques jours, moins d'une semaine, nous avons vu défiler sur la cendrée olympique Pirie, Chataway, Parker, Sando (21 ans de moyenne à eux quatre) et Norris, un peu plus âgé. Or, les Anglais disposent encore, en dehors de cet étonnant quintette, le meilleur qu'une nation ait jamais possédé, du jeune étudiant d'Oxford, Morgan, du robuste Hesketh, et d'autres encore dont les noms ne sont pas encore connus, mais ne tarderont pas à l'être.

J'avoue que cette brusque éclosion de coureurs de fond de grande classe en terre anglaise est pour moi un mystère. S'agit-il d'un simple hasard ? Ce serait tout de même surprenant. Quoi qu'il en soit, toute lutte avec les Britanniques sur ce terrain deviendra bientôt impossible. Pirie est un Zatopek en puissance. Et Chataway... Ah ! celui-là...

LA LUMIERE NE VIENT PLUS DU NORD

Ces Jeux n'ont pas donné aux Nordiques toutes les satisfactions qu'ils en attendaient. Bien des traditions ont achevé de s'y perdre; la supériorité des Finlandais dans le javelot, celle des Suédois en steeple. Les épreuves de fond se sont déroulées comme si aucun athlète du nord de l'Europe y participait. Quel changement en quelques années seulement !

La part de la France a été modeste, elle aussi. Je m'y attendais. Nous avons voulu nous bercer de mots, avant les Jeux, mais ce n'est pas de cette manière qu'il convenait de les préparer. Bien des choses ne vont pas chez nous. Trop de nos dirigeants n'ont pas la foi. Pour eux, l'athlétisme c'est l'occasion de discours, de compliments mutuels, de félicitations réciproques, de graves réunions pour prendre des décisions anodines. Qu'a donc à faire l'athlétisme véritable là-dedans ?... Quant aux entraîneurs, ils font ce qu'ils peuvent, presque toujours. Mais leur condition est la plus triste qu'on puisse imaginer actuellement. Dans aucun pays, un entraîneur n'est traité comme il l'est en France, c'est-à-dire comme un personnage de piètre importance. Or, ce ne sont pas les discours qui font la grandeur d'un sport, mais bien le travail sur les terrains d'entraînement. Telles sont les réflexions amères que m'ont inspirées les Jeux en tant que Français.

Mais en tant que spectateur, que d'émotions, que d'instants que je croyais uniques, mais que je retrouvais le lendemain même, plus bouleversants encore ! Car l'athlétisme mondial a effectué un nouveau tournant à Helsinki. Il est parti vers de nouvelles conquêtes avec des hommes neufs, plus rapides, plus forts, plus résistants que ceux d'autrefois, grâce à un entraînement intensif. Peut-être sommes-nous loin encore de la vérité. Peut-être 17 mètres au poids, 14' sur 5.000 mètres, 29' sur 10.000 feront-ils sourire les hommes des générations futures ? L'être humain est beaucoup plus résistant qu'on le croit généralement.

Cette vérité, que l'on commence à entrevoir, trouvera bientôt sa pleine application. Les entraîneurs sélectionneront les jeunes éléments qui viennent à eux, non plus en se basant sur la facilité, le don apparent, mais dans bien des cas fragile. A l'athlète de classe, qui ne peut supporter un entraînement de cheval, ils préféreront celui qui peut courir sans se lasser pendant des heures et des heures chaque jour, même si, au départ, il est nettement inférieur au premier. Bientôt la première qualité naturelle exigée sera la récupération. Car on peut tout espérer d'un coureur naturellement résistant. Mais on ne pourra plus dire alors qu'on pratique l'athlétisme uniquement pour se délasser...

L'Américain Mel Whitfield fait oublier l'Allemand Rudolf Harbig

(De l'un de nos envoyés spéciaux : **Marcel HANSENNE**)

HELSINKI. — J'ai mal connu l'Allemand Rudolf Harbig, bien que l'ayant vu courir à plusieurs reprises avant la guerre. Harbig était un coureur qui confiait tout à la rapidité de son sprint final. Il avait besoin d'un adversaire pour réussir ses meilleurs exploits. Seul en piste il était pareil à beaucoup d'autres. Evidemment, l'Allemand était difficilement battable, à cause de son finish. Mais sans Lanzi sa réputation eût été nettement moins forte. Je doute que sans l'Italien, Harbig aurait réussi à descendre en dessous de 1' 48".

Je me souviens l'avoir vu courir deux semaines seulement avant son prestigieux record du monde, et ce jour-là (c'était à Munich pour un match France-Allemagne qui fut désastreux pour nous), Harbig eut un mal inouï à descendre en dessous de 1' 51" parce qu'il avait été obligé d'assurer le « train » lui-même dans les 250 derniers mètres. Il se passa même ceci de parfaitement inattendu c'est que le Français Jacques Lévêque lui reprit deux à trois mètres dans la dernière ligne droite. Ceci non pas pour diminuer les mérites de Rudolf Harbig, qui fut l'un des meilleurs coureurs du siècle, mais pour bien le situer sous tous ses angles. La force de l'Allemand, c'est qu'il demeurait parfaitement décontracté derrière un adversaire quelle que fût l'allure imposée par ce dernier. C'est ainsi qu'il put réaliser 1' 46" 6 à Milan, à l'issue d'une course fantastique de Mario Lanzi.

Mel Whitfield, le meilleur coureur de 800 de l'après-guerre, est d'un autre type que Harbig. Il est capable de gagner une course de n'importe quelle manière, en démarrant dès le coup de pistolet ou bien en attendant la dernière ligne droite pour le faire. Sa victoire à Helsinki, dans le même « temps » que celle qu'il avait remportée à Wembley en 1948 (1' 49" 2), a surtout été magistrale par la manière dont Whitfield demeura maître des événements, se plaçant où il le voulait tout en demeurant à l'extérieur du peloton, afin de ne pas se laisser enfermer, et prenant la tête au moment par lui choisi. Il était réellement invincible et d'ailleurs aucun de ses rivaux ne songea à lui disputer la première place, même le grand Wint dont le retour en forme arriva une fois encore au bon moment, d'une manière miraculeuse.

« Si je n'avais pas été obligé de courir si longtemps à l'extérieur, j'aurais gagné ce 800 en 1' 48" », me déclara Whitfield à l'arrivée...

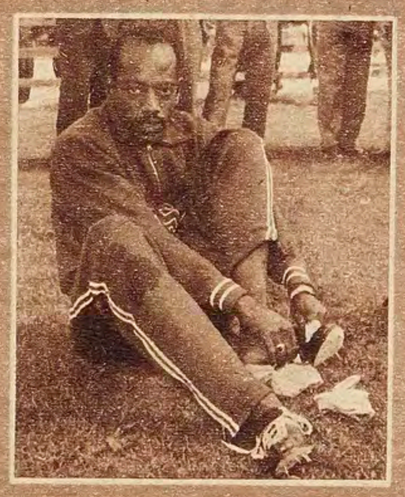
Bien qu'il eût remporté sa victoire avec aisance, il semblait fatigué.

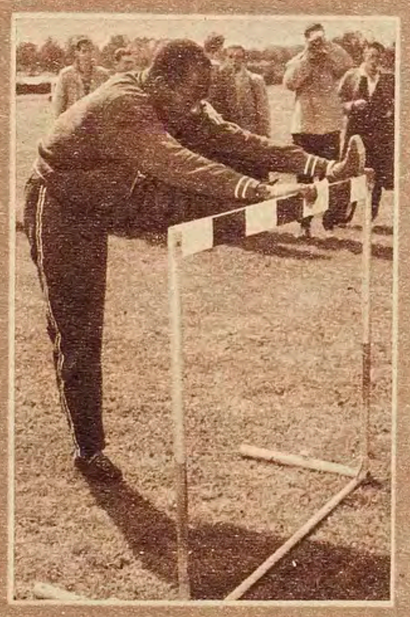
« Trois 800 en trois jours, c'est dur », me dit-il.

Et je me plaisais à imaginer ce qu'aurait donné un duel Whitfield-Harbig. Certes l'Allemand a réussi un meilleur temps que l'Américain. Mais cela ne signifie pas forcément qu'il aurait battu celui-ci. Athlète intelligent, rapide au sprint, Whitfield ne serait certainement pas tombé dans le panneau où Lanzi se retrouvait si souvent. Disons que Whitfield et Harbig se seraient retrouvés à égalité après plusieurs rencontres. Car pour moi l'Américain vaut l'Allemand. Il eut contre lui, dans la finale d'Helsinki, tous les éléments que j'avais eus contre moi en 1948. Mais lui réussit à franchir cependant le premier la ligne d'arrivée parce qu'il était très supérieur à tous...

Contre des athlètes comme Whitfield et Wint, grands, rapides, puissants, les Européens devront toujours s'incliner tant qu'ils n'auront pas trouvé un autre Harbig.

La leçon publique de Harrison Dillard...





L'Américain Harrison Dillard, maître incontesté du 110 haies, avait été écarté en 1948 lors des sélections. Désireux d'être en excellente forme, Dillard s'était entraîné en public : on admira sa technique.

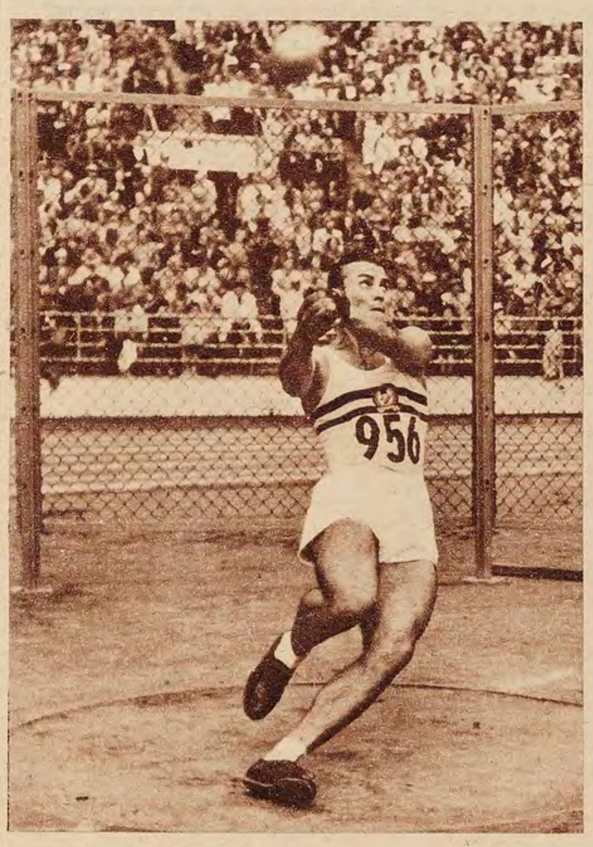
...a précédé sa victoire dans le 110 haies

Dans son style tout de souplesse, le champion olympique du 100 m. à Londres a remporté le titre du 110 haies à Helsinki. Il bat Jack Davis et Barnard.

ILS ONT EU DROIT, EUX AUSSI AUX HONNEURS DU PODIUM

L'arrivée du 400 m. plat. Les deux Jamaïcains Rhoden (à g.) et Mac Kenley se disputent la 1re place. La photo devra les départager et Mac Kenley, déjà 2e dans le 100 mètres, ne sera pas plus heureux cette fois.

Un bond du Brésilien da Silva, champion olympique du triple saut avec 16 m. 22 (nouv. rec. du monde).



Le Hongrois Csermak, vainqueur du lancement du marteau avec un jet de 60 m. 34 (nouv. rec. du m.).

Les trois premiers du 3.000 m. steeple. De g. à dr. : Kazantsev (2e), Ashenfelter (1er) et Disley (3e).

L'équipe du 4 × 100 a établi un nouveau record de France (40" 8) : Porthault, Bally, Camus, Bonino.

L'équipe du 4 × 400 a établi un record de France (3' 10" 1) : Degats, Goudeau, Martin du Gard, Bart.

C'est un extraordinaire athlète complet, l'Américain Bob Mathias, qui a remporté le décathlon en améliorant son record mondial de la spécialité.

IL ÉTAIT FOU DE PENSER PUT VENIR A BOUT DU

HELSINKI (de l'un de nos envoyés spéciaux). — **Tular est une petite ville américaine qui a demandé à changer de nom. Maintenant, on ne l'appelle plus autrement que Mathias-Ville, en l'honneur de celui qui, à dix-sept ans, devint champion olympique.**

Avant chaque grande épreuve, que va disputer le jeune Bob, ses parents organisent un vaste buffet et tous les habitants de Mathias-Ville sont cordialement invités à venir trinquer à la prochaine victoire de leur fils.

Parmi eux, il arrive que l'on distingue un grand garçon aux larges épaules. C'est le nouveau champion olympique du disque, Iness.

Dans Mathias-Ville, on a dû illuminer en apprenant que Bob avait renouvelé sa victoire de 1948. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. Je savais l'Américain très fort, mais je ne m'attendais pas à être impressionné à ce point. Voir cet athlète de 100 kilos, au torse puissant, aux jambes solides comme des troncs d'arbre, franchir 1 m. 90 au premier essai, d'un bond fantastique, ou s'élancer pour un 400 m. à l'allure d'un sprinter, est un spectacle prodigieux.

Il était fou, de notre part, de penser que notre Heinrich pourrait battre un tel homme. Comme il paraissait frêle l'Alsacien à côté de l'Américain, malgré son 1 m. 90 et ses 93 kilos!

Cependant, il lutta avec sa vaillance coutumière, bien que le résultat du cent mètres l'eût à demi assommé. Par une malchance invraisemblable, Heinrich courut, en effet, le plus mauvais cent mètres de sa carrière en finale olympique. Etait-il fatigué, surentraîné? On ne sait.

— Je ne suis pas moi-même, déclarait tristement Heinrich après la catastrophe de la première épreuve...

6/10 de seconde de plus que Mathias, alors que l'on espérait l'égalité. 6/10 de seconde qui lui coûtaient 210 points, déjà c'était fini... Une entorse à la cheville, contractée dans le saut en hauteur, accentuait la défaite.

Helsinki 52, décidément, n'a pas réussi à nos athlètes...

M. H.

BOB MATHIAS A HEINRICH : " C'est mon dernier décathlon "

HELSINKI (de l'un de nos envoyés spéciaux). — **On ne verra plus l'Américain Bob Mathias dans un décathlon. Telle est, du moins, la déclaration qu'a faite le champion olympique à Ignace Heinrich entre deux épreuves.**

— Le décathlon exige une trop grande préparation pour que l'on en fasse indéfiniment sa spécialité. Après Helsinki, je laisserai ma place à Campbell...

Mathias se consacrerait uniquement au football américain, sport dans lequel il excelle... Mais dans quel sport n'excelle-t-il pas?

MATHIAS SERAIT CHAMPION DE FRANCE DANS QUATRE SPECIALITÉS ET FINALISTE DANS QUATRE AUTRES

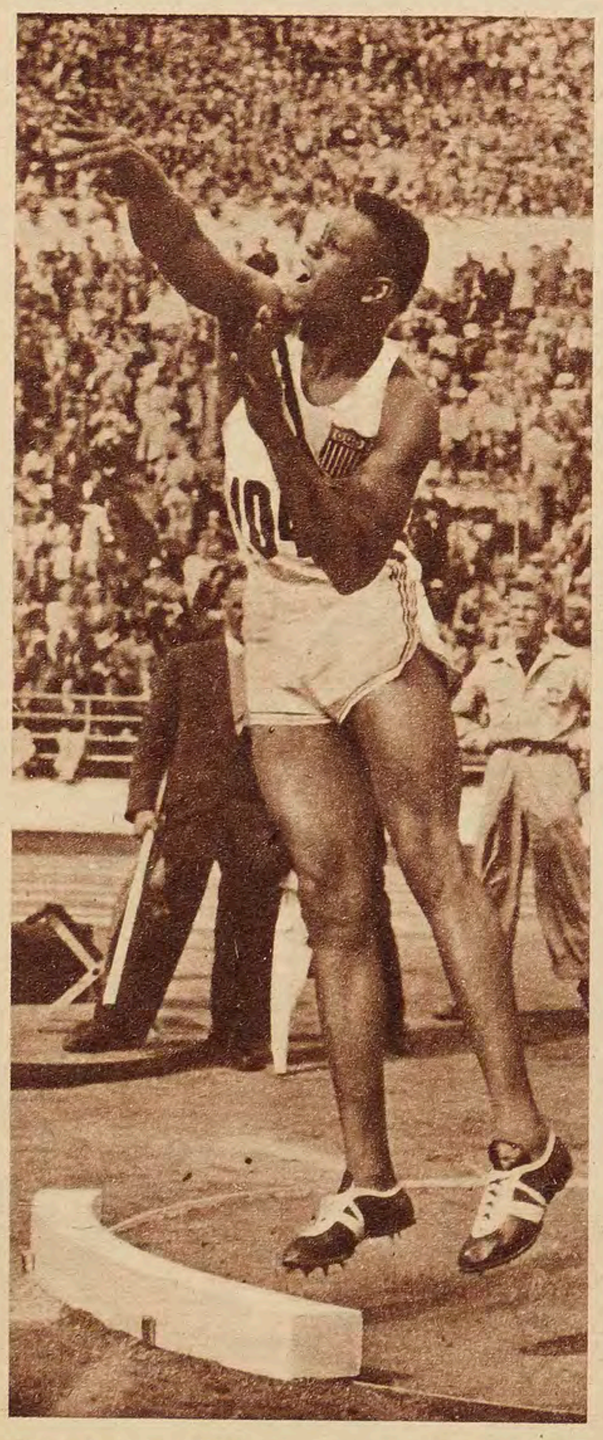
HELSINKI. — Les performances réussies par Mathias sont ahurissantes. S'il pouvait disputer les championnats de France, l'Américain remporterait le titre dans quatre spécialités : 110 *m. haies, poids, disque, javelot.*

En outre, Mathias irait en finale du 100 *m.* (10" 9/10 *contre le vent*), *du saut en hauteur* (1 *m.* 90 *au premier essai, ensuite il n'insista pas*), *du saut en longueur* (6 *m.* 98) *et du saut à la perche* (*meilleure performance* 4 *m.*); *sur* 400 *m.* (50" 2/10), *il irait en demi-finale.*

C'est de loin le meilleur athlète complet qu'il y ait jamais eu.

Puissance, pureté du geste, rien ne fait défaut à Mathias, déjà vainqueur d'Heinrich aux Jeux de Londres en 48. Excellent dans les courses, meilleur encore dans les concours, B. Mathias était invincible.

QUE LE VAILLANT IGNACE HEINRICH PRODIGIEUX AMÉRICAIN MATHIAS !



C'est un autre Américain qui a pris la seconde place : le solide Campbell, qu'on voit lancer le poids.

Le Français Heinrich ne réalisa pas ses temps habituels tant dans le 100 m. que dans le 110 m. haies.

Contraint à l'abandon le 2e jour, Heinrich, accompagné de sa femme, est réconforté par Hansenne.

LE PASTEUR BOB RICHARDS CONTINUERA A SAUTER LE SAMEDI ET A MONTER EN CHAIRE LE DIMANCHE

Lundberg félicite Bob Richards, 1er

HELSINKI (de l'un de nos envoyés spéciaux). — Bob Richards, pasteur de son état, était certainement l'un des plus sérieux atouts américains pour ces Jeux de la XVe Olympiade. Il était tout au moins le grand favori du saut à la perche. Or, il s'en fallut de peu qu'il ne laissât le titre, quasiment acquis d'avance, à son compatriote et ami Don Laz...

« Je bénis le ciel d'avoir contribué à ma victoire. Si le saut à la perche ne se disputait pas le samedi, en Amérique,il me serait très difficile de remplir mon office... », déclarait-il aux journalistes yankees qui l'entouraient.

— Au cours de l'année écoulée, êtes-vous monté plus de fois en chaire qu'à une hauteur supérieure à 4 m. 40 ?

— Je crois que l'un est fonction de l'autre. Si mon sermon a converti quelques âmes à notre cause, les anges doivent sans doute m'élever plus haut dans les airs, répondit-il.

« D'ailleurs, je vous le dis tout net, je vais, dès ma rentrée aux Etats-Unis, me préparer en vue de franchir 5 mètres... »

A l'éclat de son regard et dans l'intonation de ses paroles, on sentit bien que cet homme fait, âgé de 26 ans et relativement de petite taille (il pèse 74 kg. pour 1 m. 77), ne blaguait pas...

H. C.

DEUX GRANDS NOMS DE L'ATHLETISME MONDIAL

Fanny Blankers-Koen et Gaston Reiff

se sont éteints sur la cendrée d'Helsinki

(De l'un de nos envoyés spéciaux **André POIRIER**)

HELSINKI. — Sur la cendrée d'Helsinki, j'ai vu s'éteindre deux des plus grands noms de l'athlétisme mondial : Fanny Blankers-Koen et Gaston Reiff. A Londres, en 1948, ils avaient été comblés d'honneurs. Quatre ans après, ils n'ont connu que l'amertume du déboire et l'anéantissement total de leur gloire.

Cela s'est passé dans une espèce d'indifférence et cette fin douloureuse n'a pas touché les cœurs. Ingratitude des foules qui adorent et renient avec la même facilité !

Quant à moi, je n'ai pu rester insensible à ce drame. Profondément ému et, malgré la lutte chaude qui se disputait, dans les deux cas j'ai eu un regard de compassion pour cette femme et cet homme qui avaient espéré être encore quelque chose et qui n'étaient maintenant plus rien.

Les cris poussés par le public n'étaient pas pour eux, les acclamations ne leur étaient pas destinées.

Ils étaient seuls, avec leur peine, au milieu de 70.000 personnes déchaînées, passionnées. Etrange isolement !

Fanny Blankers-Koen et Gaston Reiff devaient avoir mal. Leurs épaules lasses, leur tête inclinée vers le sol, avouaient leurs souffrances intérieures.

On savait que Reiff était sur le déclin, que sa forme physique partait en lambeaux depuis un an, mais un champion de sa qualité, un vainqueur de Zatopek, le successeur de Gunder Haegg sur les tablettes mondiales, ne doit pas renoncer sans combattre. J'ai assisté à son dernier sursaut, dans le 5.000 mètres olympique. Sa foulée était merveilleuse, son attitude toujours souveraine, mais sa volonté l'avait quitté. Il s'est obligé à suivre le train infernal, mais il n'a pu tenir jusqu'au bout. Il est dur, pour un champion de grande classe, d'avoir à capituler précisément dans une épreuve où ses pairs sont embarqués. C'est le tournant capital d'une carrière, le signe d'une fin. Et, pourtant, Reiff n'a pas à rougir. Il a été, il n'est plus. C'est une loi naturelle. Il s'est usé plus que Zatopek, plus que Mimoun, ses anciens adversaires qui, eux, sont toujours au sommet de l'échelle des valeurs. Reiff ne leur était pas inférieur. Il était simplement moins résistant, voilà tout. Il est passé comme une comète dans un ciel étoilé.

Triste, Blankers-Koen regagne les vestiaires.

G. Reiff songe à sa gloire si vite envolée.

Fanny Blankers-Koen, la sympathique maman hollandaise, s'est effondrée, elle aussi, à Helsinki. Quatre fois championne olympique à Londres (100, 200, 80 m. haies et 4 × 100), deux fois recordwoman du monde (100 et 80 m. haies), cette femme admirable a lutté en vain. Savait-elle qu'en venant disputer les Jeux elle courait au-devant d'un échec ? Peut-être. En tout cas, dès les premières séries du 100 mètres, spécialité où elle était reine, il n'y a pas si longtemps, elle sut qu'elle avait une remplaçante digne d'elle en la petite Australienne Marjorie Jackson et elle s'abstint volontairement de lui disputer le titre en finale.

On espérait qu'elle prendrait sa revanche dans le 80 mètres haies. Mais on s'aperçut très vite que tout était fini. Elle renversa le premier, puis le second obstacle, et s'arrêta net. Le troisième l'effrayait, elle se déroba devant et n'essaya même pas de le franchir.

Fanny a 34 ans et trois petits enfants adorablement blonds, comme elle. Sa vie athlétique s'est achevée sur le stade d'Helsinki, sa vie de mère et d'épouse a commencé le même jour.

Son mari était son entraîneur, il s'occupait d'elle, lui évitait toute fatigue, toute nervosité et la soignait avec une attention constante et touchante. Tous deux, j'en suis sûr, ont dû pleurer quand le destin a signifié son arrêt. Mais Fanny Blankers-Koen a immédiatement réagi. Elle a dit, très simplement :

« Maintenant, c'est moi qui vais m'occuper de mon mari et lui rendre toutes les bontés dont il m'a comblée. »

CHARLES MOORE, L'AS DES HAIES BASSES, A DÉCIDÉ DE SACRIFIER UN RECORD DU MONDE A SON FOYER

HELSINKI (de l'un de nos envoyés spéciaux). — Quelle puissance, quelle rapidité ! Jamais un coureur spécialiste des haies basses n'a autant impressionné les connaisseurs. Par deux fois, Charles Moore a approché le record du monde, détenu par son compatriote Glen Hardin.

« J'y parviendrai avant mon mariage, déclarait-il au micro de la radio américaine. Il faut que je me dépêche, car la date en est fixée pour la fin de l'année. Après cela, plus d'athlétisme, même si le record ne m'appartient pas. Il vaut mieux « tenir » une femme que de « courir » après un record... »

Ce splendide athlète de 1 m. 80, dont la tête à la chevelure brune, mais peu abondante, rentre dans les épaules, commença à fréquenter la cendrée à l'âge de 16 ans. C'était en 1944, alors que son frère aîné, de six ans plus âgé que lui, était parachuté en France, du côté de Sainte-Mère-l'Eglise. Etudiant à cette époque à l'Université Cornells (il y est toujours d'ailleurs en vue de devenir ingénieur), il sautait en hauteur et se spécialisait sur 400 m. plat. Un des nombreux coaches chargés de l'enseignement physique décida de réunir ces deux spécialités en une seule ! Cette synthèse devait fournir un champion olympique...

H. C.

Moore, rec. ol. du 400 m. haies.

LE TITRE SUPRÊME S'EST GAGNÉ EN DEMI-FINALE

"L'Allemagne, l'Allemagne..." nous criait BERNARD notre barreur

par *Raymond SALLES*

et *Gaston MERCIER*

Champions Olympiques en deux barré

Encore marqués par la lutte sévère qu'ils durent mener sur les eaux du golfe de Finlande, Salles et Mercier, fleuris après la victoire, reprennent souffle. A g. : leur barreur, B, Malivoire, 14 ans.

NOUS voici champions olympiques. Nous, c'est-à-dire Raymond Salles et Gaston Mercier, sans oublier Bernard Malivoire, notre jeune rameur qui vient de passer à Helsinki les plus belles vacances de sa vie. Comme nous aussi d'ailleurs, puisque, dès demain, nous allons nous remettre au travail, Salles dans la maison de vins dont il est représentant, Mercier chez ses oncles qui l'emploient dans leur commerce d'œufs en gros.

Nous y pensions depuis l'hiver. « Visitez Helsinki, ses fjords, son bassin nautique, son stade olympique... » C'est une affiche qui peut tenter beaucoup de gens. Encore fallait-il décrocher le droit d'être du voyage !

Cette victoire, nous semblons en parler légèrement. Mais depuis que Jérôme K. Jérôme a écrit « Trois hommes dans un bateau », qui ne sait que l'humour peut être, surtout pour des rameurs, une manière de masquer son émotion ?

Sous ce rapport, nous avons fait jeu égal : lorsque nous avons victorieusement franchi la ligne des 2.000 mètres, battant nos grands rivaux allemands, danois et italiens, Salles a été le plus ému. Mais à l'arrivée au Bourget, c'est Mercier qui y est allé de sa larme. Quant à Bernard, il ne disait rien et ce mutisme était — croyez-nous — assez éloquent.

Oui, cette préparation au voyage a été rude. Il fallait gagner partout et toujours. Nous y avons assez bien réussi puisque nous n'avons connu qu'une défaite contre la montre lors de la Tête de Rivière. Puis, ç'a été le stage de Melun dont le bassin agité nous a familiarisés plus que nous n'aurions pu le supposer avec les vagues que nous devions rencontrer dans le golfe de Finlande. Et enfin le grand voyage, la découverte par le hublot de l'avion d'une infinité d'îles et de lacs ; d'un pays tout neuf enfoui dans les pins, du soleil de minuit, de la Finlande en un mot. Première récompense après tant d'efforts...

Nous craignions surtout les Italiens, champions d'Europe. Ce sont les Allemands qui ont été nos plus rudes adversaires. Contre la Pologne, lors des éliminatoires, nous avions rapidement vaincu le « trac » qui nous avait saisis avant le départ et le meilleur temps que nous avions réussi nous avait donné confiance. Mais la lutte contre l'Allemagne, lors des demi-finales, a été sévère. C'est là que nous avons gagné le titre. Nos adversaires étaient partis très vite et ce n'est qu'à deux cents mètres du but que nous les avons soutés. Et nous conserverons longtemps dans l'oreille le cri incessant de Bernard : « L'Allemagne ! L'Allemagne ! L'Allemagne ! » Cri d'alarme qui nous signalait le péril qu'il fallait conjurer en tirant plus fort encore sur l'aviron...

En finale, nous appréhendions surtout l'Italie dont nous savions qu'elle partirait à fond. Ce qu'il fallait, c'est ne pas être lâchés, soutenir la cadence, ne pas permettre à nos rivaux de prendre une avance qui leur eût ensuite permis de se réserver pour repousser notre assaut final. Nous avons dû ramer à la cadence de 36 jusqu'aux 1.000 mètres. Le vent nous était contraire, mais les vagues n'étaient pas trop fortes et Bernard barrait bien droit. Aux 1.500 mètres, les Italiens sont effondrés. Mais nous savions déjà que nous allions être champions olympiques... Il ne nous restait qu'à repousser l'ultime assaut de l'Allemagne — toujours elle — et du Danemark avant de connaître l'immense fierté de voir le drapeau tricolore monter au mât olympique.

Notre équipe, qui a connu une si grande joie, va se dissocier : Salles, qui a 32 ans, abandonne la compétition ; Mercier — 20 ans — va partir au service militaire en octobre et Bernard, après de nouvelles vacances passées à Arcachon, va entrer en 4e Industrielle au cours complémentaire de Champigny et travailler pour tâcher d'obtenir d'ici quelques années son diplôme d'ingénieur.

La vie continue après le sport. Nous n'avons qu'un regret : c'est que nos camarades dans les autres catégories n'aient pas été aussi heureux que nous.

NOUS VOILA ENFIN AU PREMIER PLAN DU ROWING MONDIAL

par Jean COTTEZ
Moniteur national

NOUS avions vraiment une équipe de France ! Quel magnifique esprit animait tous nos rameurs olympiques.

Nous nous sommes installés, grâce à une préparation hivernale sérieuse, au tout premier plan du rowing mondial; en continuant dans cette voie, nous conserverons notre position.

Les différentes formations françaises ont réussi un résultat d'ensemble exceptionnel.

LE QUATRE BARRE *après une course splendide dans la série qu'il remporta, rencontrait en demi-finale les U.S.A. Devait-il chercher la qualification immédiate ou se contenter des repêchages? On opta pour la première solution. La mixte Libourne-Marne fut battue de très peu, mais les U.S.A. durent fournir pour cela un effort dont ils ne se remirent pas pour la finale.*

LE PAIR OAR *lutta avec un cœur admirable. Sa participation à la finale est une belle récompense.*

BUTEL *en skiff, avec ses moyens énormes, fut, comme bien souvent, diminué... par l'émotion. Il était loin de ses temps du stage de Melun.*

LE QUATRE SANS BARREUR *comptait bien remporter sa médaille d'or. Sa place de second, cependant admirable, fut pour lui une grosse déception. Son enlevage en finale n'avait pas l'efficacité des séries et des demi-finales.*

LE DEUX BARRE *qui nous rapporta la médaille d'or, conduisit intelligemment ses différentes épreuves. Il devait résister en finale à un départ rapide des Italiens, champions d'Europe depuis trois ans ; il y parvint magnifiquement.*

LE DOUBLE SCULL *a souffert de son entraînement en « solitaire ». Il rata cependant de peu la médaille de bronze qu'il détenait encore à 150 mètres de l'arrivée.*

Voici, photographiée à son retour à Paris, l'équipe de France d'aviron : De g. à dr. : Gourselle, Butel, Gautier, Blondiaux, Mercier, Salles, Bouissou, J. Guissart, Giovannoni, le moniteur national J. Cottez. Accr. : Moreau, Texier, Boucher, Nosbaum, Maillet, R. Guissart, Souche.

D'ORIOLA D'ÉQUIPE

HELSINKI (de l'un de nos envoyés spéciaux). — D'Oriola champion olympique... Avec quelle émotion les Français présents à la fin du dernier match du jeune Catalan contre l'Italien Di Rosa ont accueilli ce triomphe...

La tâche de notre représentant avait été difficile. Avant Di Rosa, il avait dû venir à bout de Mangiarotti et il s'était surpassé pour en triompher, soulevant les applaudissements du public autant par son audace que par sa sûreté.

Champion du monde à 18 ans, en 1947, champion olympique à 22 ans, en 1952, après avoir été champion olympique par équipes en 1948, d'Oriola peut se vanter de posséder déjà, en dépit de sa jeunesse, un passé lourd de gloire.

Ce tournoi de fleuret avait mal débuté. Fatigué par ses efforts de la veille, d'Oriola ne s'était qualifié qu'après un barrage. Mais, dès le début de la poule finale, on le sentit plus dispos, plus agressif, plus maître de ses nerfs, tout son esprit en éveil. Il n'allait pas commettre une seule erreur...

Philippe Cattiau, l'entraîneur national, peut être fier d'avoir amené d'Oriola au plus haut point de sa forme pour les Jeux, comme il peut être fier du titre remporté par équipes au fleuret (l'action de d'Oriola fut déterminante) avec Rommel, Noël, Lataste et notre fougueux Catalan.

A. P.

LA DACTYLO DE ... ONT RÉALISÉ LES ...

Yvette Williams (Nouvelle-Zélande) a remporté le saut en longueur avec 6 m. 24 (nouveau record olympique).

ÉTINCELANT A HELSINKI, A CONTRIBUÉ AU SUCCÈS AVANT DE GAGNER TOUT SEUL

L'équipe de France de fleuret qui a remporté le titre par équipes en partie grâce à d'Oriola, en pleine forme, a été abondamment fleurie après sa victoire. Noël, Rommel, Buhan, Christian d'Oriola, Lataste et Netter sont souriants.

D'Oriola a gagné... Philippe Cattiau s'est précipité sur lui et sa joie se reflète dans son sourire épanoui. Christian paraît abasourdi.

MELBOURNE, MARJORIE JACKSON ET SHIRLEY STRICKLAND MEILLEURES PERFORMANCES FÉMININES A HELSINKI

L'Australienne Marjorie Jackson (à dr.) enlève le titre sur 100 m. en 11"5/10 (rec. du monde ég.), et bat aussi le 200.

Shirley Strickland a fait merveille dans le 80 m. haies avec 10"9/10, battant le record du monde et le record olympique.

La Russe Nina Romaschkova a triomphé au lancement du disque avec 52 m. 42 devant sa compatriote El. Bagrjanceva.

La femme de Zatopek, Mme Dana Zatopekova, a obtenu une médaille d'or au lancement du javelot avec 50 m. 47.

De l'un de nos envoyés spéciaux :

Henri CHAPUIS

HELSINKI. — Bien qu'elle ait pris la première place au classement international officieux, grâce surtout à ses spécialistes des lancers, l'U.R.S.S. n'a pas dominé l'athlétisme féminin aux Jeux.

On avait tort de penser que l'U.R.S.S. était la seule nation à s'être intéressée à la question. D'autres ont travaillé en profondeur et l'Allemagne, notamment, a surpris, ainsi que l'Amérique, bien que ses fameux coaches des universités ne se soient jusqu'ici passionnés qu'à l'amélioration des représentants masculins.

L'Australie a fait merveille avec la blonde sténo-dactylo de Melbourne, Marjorie Jackson, nouvelle co-recordwoman du monde du 100 mètres et recordwoman du monde du 200, et la brune Strickland, dont la pureté de style et l'harmonie des gestes n'ont d'égale que la valeur de la performance réalisée aux 80 mètres haies : 10"9/10, nouveau record du monde ravi à la Hollandaise Fanny Blankoers-Koen qui, souffrante, a été la grande battue des Jeux.

La Néo-Zélandaise Yvette Williams, magnifique de détente et de souplesse, remporta le saut en longueur, approchant de 1 centimètre le record du monde de Blankoers-Koen (6 m. 25).

A l'image de l'athlétisme masculin, le niveau des performances enregistrées est exceptionnel. Des records du monde et olympique ont été battus ou égalés. Incontestablement, l'athlétisme féminin mondial est en progrès et, bientôt, on ne s'étonnera plus de voir courir le 100 mètres en 11 secondes, le 80 mètres haies en moins de 10"5/10, tandis que seront effectués des sauts de plus de 6 m. 50 en longueur...

Et la moisson française? Inexistante... Seule, la Castraise Monginou peut s'estimer relativement heureuse : elle a amélioré son record de France du 80 mètres haies (11"3/10)...

C'est bien maigre tout de même.

LES BASKETTEURS FRANÇAIS SONT ASSURÉS DEJA DE TERMINER DANS LES HUIT PREMIERS

De l'un de nos envoyés spéciaux : H. CHAPUIS

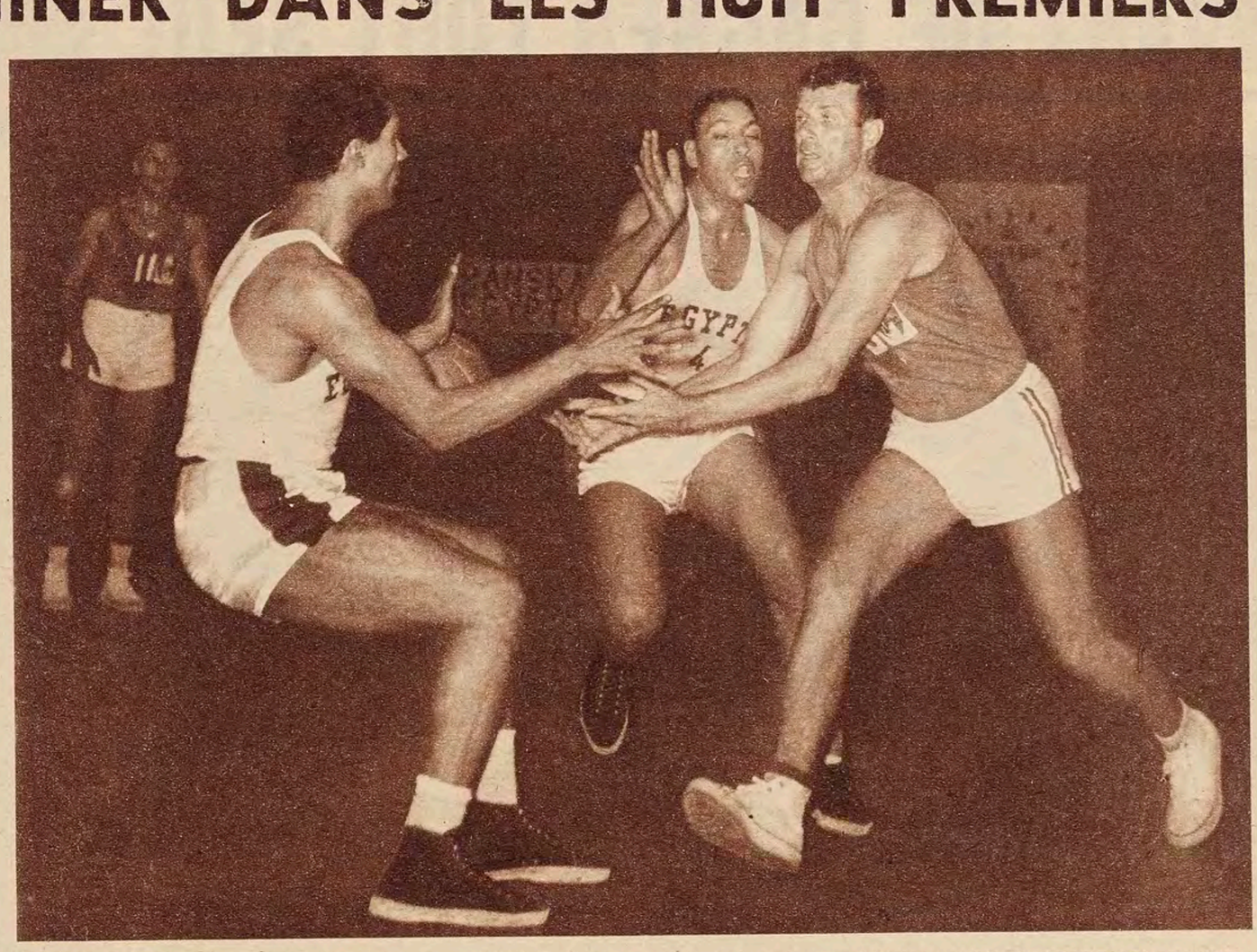
HELSINKI. Le tournoi de basket a bien débuté pour nos couleurs. Trois succès respectivement obtenus sur l'Egypte (92-64), sur Cuba (58-42) et sur le Chili (52-43) sont venus apporter aux tricolores la juste récompense de leurs efforts et à leurs supporters, bien nombreux à Helsinki, la preuve que leur préparation avait été bien menée. En un mot, l'équipe de France est au point. Et bien au point. Tous sont adroits. Dessemme se montra le moins bon des meilleurs; il marqua tout de même une moyenne de quinze points par rencontre, ce qui n'est déjà pas si mal. D'ores et déjà, la France est donc assurée de terminer dans les huit premiers. Elle a obtenu ces excellents résultats sans que tous les éléments de son « cinq » majeur aient opéré ensemble une seule seconde. C'est une première constatation. Les autres sont aussi instructives. Notre bon et placide géant Beugnot est en très gros progrès. Contre le Cuba, il effectua une partie sensationnelle et totalisa la bagatelle de vingt points. Qui disait que Beugnot ne serait jamais un bon international?

Notre « bleu » Chavet effectua d'excellents débuts. Contre le Chili, le Stéphanois réussit quatre paniers sur les cinq qu'il tenta. Chavet est certainement un second Dessemme, la puissance mise à part.

Dans les poules demi-finales dont les premières rencontres seront disputées aujourd'hui même, la France retrouvera deux autres nations européennes, la Bulgarie (qui provoqua la première surprise en éliminant le Mexique) et la Russie, et cinq autres pays du continent américain : Etats-Unis, Uruguay, Argentine, Brésil et Chili.

D'après les enseignements qu'on peut tirer des premiers matches, les Etats-Unis s'annoncent toujours aussi imbattables. L'Argentine peut être le second finaliste, tandis que la France, qui a les demi-finales à sa portée, est en mesure de jouer les trouble-fêtes. Ce sont, en effet, les trois seules nations qui possèdent quatorze joueurs d'égale valeur et cela compte pour beaucoup dans un pareil tournoi.

Quant à la Russie, qui n'a pas trouvé de tireurs à mi-distance, elle n'a pas progressé depuis les championnats d'Europe de Paris. Elle fut même accrochée très sérieusement par la Finlande.



FRANCE-EGYPTE (92-64), vendredi soir, à Tennispalatsi. Les Français ont remporté leur poule en triomphant successivement de l'Egypte, du Chili et de Cuba. Ils disputeront la poule finale. L'arrière Chocat a tenté d'intercepter une balle.

EMINENTE A FAIT MERVEILLE DANS LE 100 MÈTRES NAGE LIBRE GAGNÉ PAR L'AMÉRICAIN SCHOLES

HELSINKI (*de l'un de nos envoyés spéciaux*). — Avec le 100 mètres nage libre, la natation olympique a pris le départ dans le dur bassin d'Helsinki.

Deux grandes vedettes ont été éliminées en demi-finales, le recordman du monde du 100 yards Dick Cleveland, dont on soupçonnait la baisse de forme, et le recordman d'Europe Alex Jany, dont on n'espérait plus l'un de ces miracles auxquels il nous a trop habitués, mais dont on n'attendait que l'accession en finale.

Autre vedette à part entière, le Japonais Hamaguchi a été éliminé en match de barrage par un Français, un « bleu » des grandes compétitions internationales, Aldo Eminente.

C'est, sur le plan national, la seule mais belle satisfaction de ces premières journées qui, par ailleurs, ne nous ont guère été favorables.

Odette Lusien a disparu dès les séries du 200 m. brasse dans un temps médiocre pour elle, alors que les deux Hongroises, Eva Szekely et Eva Novak, établissaient un nouveau record olympique en 2'54".

Au 100 m. nage libre, Ginette Jany, mal remise de son angine, ne prit pas le départ, Josette Arène se trouva éliminée de justesse dès les séries (17e pour 16 places en demi-finales) en 1'9"1/10, alors qu'elle devait nager sous 1'9". Gaby Tanguy accomplit son temps, mais elle nageait sans espoir.

Au cours de ces séries du 100 mètres, Judith Temes (Hongrie) s'attribua le record olympique dans le temps remarquable de 1'5"5/10, qui vaut intrinsèquement mieux que le record du monde.

Au tremplin, Goossen et Mulinghausen, décevants, disparurent à coefficients limités.

Mais c'est sur le 100 mètres que convergeaient tous les regards. Scholes dans la première demi-finale, et avec une facilité déconcertante, battit le record olympique de son compatriote Walter Ris en 57" 1/10. Sa performance en fit presque oublier la tenue du jeune racingman Aldo Eminente qui livrait un coude à coude farouche au Japonais Hamaguchi pour terminer sur la même ligne en 58"3/10.

Alors que Gora enlevait la troisième série, Alex Jany, malgré ses efforts, devait s'incliner devant Aubrey (Australie) et le Japonais Goto qui, lui aussi, réalisait 58" 3/10.

Six qualifiés et trois nageurs à 58" 3/10, c'était un de trop et c'est alors qu'un barrage fut décidé entre Eminente et les deux Japonais Goto et Hamaguchi.

Décontracté, sûr de lui, Eminente s'aligna aux côtés des deux Japonais et, de nouveau, il jeta toutes ses forces dans une lutte sans merci, débordant en fin de parcours Hamaguchi et accédant ainsi à la finale durant laquelle il se déchaîna à nouveau, réussissant à passer le second Américain Gora et terminant sur la même ligne que Goto, Kadas et l'Australien Aubrey.

La nouvelle méthode de sélection adoptée pour les Jeux apparaît plus meurtrière que jamais : les meilleurs temps qualifiés pour les demi-finales et, de nouveau, les meilleurs temps pour la finale.

On se demande d'ailleurs pourquoi subsistent les demi-finales?

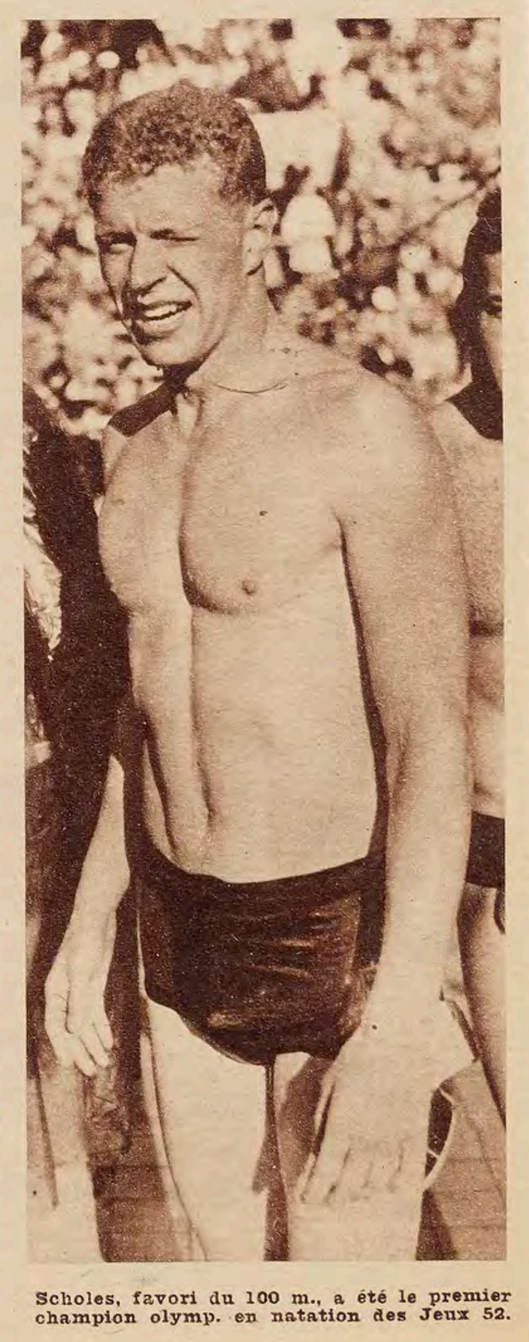
Les efforts maxima successifs demandés aux athlètes sont épuisants. Seul l'homme en parfaite condition physique, en parfait équilibre nerveux peut résister.

Ainsi, Eminente, après quatre courses, résista mieux que Cleveland éliminé en 58" 6/10, après avoir nagé 57" 8/10, mieux que Kadas, qui perdit 1" en finale, mieux que Gora (1" 3/10), Larsson (7/10), Aubrey (9/10).

Le seul Japonais Suzuki se surpassa en finale et réussit à terminer dans le même temps que le vainqueur.

D'Eminente, on attend encore beaucoup et son mordant, ainsi que ses facultés de récupération, doivent à nouveau se faire jour dans le relais 4 ×200 m.

Eminente (au centre) a été le seul Français a accéder à la finale du 100 m. après avoir éliminé en barrage le Japonais Hamaguchi. Il est ici à l'entraînement en compagnie de Boiteux.



Scholes, favori du 100 m., a été le premier champion olymp. en natation des Jeux 52.

LE MIROIR DES LECTEURS

DE M. MICHEL ALLARY, A CHALETTE - SUR - LOING (LOIRET) :

Lecteur assidu de votre revue, je suis heureux de vous encourager pour l'amélioration constante que vous y apportez chaque semaine. Ne pourriez-vous publier les résultats de boxe comme vous l'aviez fait dans le numéro 229 ? Car l'on ignore souvent les résultats de jeunes comme Grassi, Bataillé, Leroy, Lalouanis, Lunaud, qui seront plus tard appelés à remplacer nos Famechon et nos Humez. De plus, pourquoi ne pas faire paraître quelques photos de football amateur pendant la saison d'hiver ? Bravo pour vos photographies pleine page, mais j'aimerais moins de commentaires sur la photo, ce qui me permettrait d'avoir en grand format le portrait du champion que j'admire. J'ai été surpris de constater que vous avez publié pour illustrer l'étape contre la montre du Tour une photo de Decock qui datait du dernier Tour.

Réponse. — *Avouons d'abord notre erreur en ce qui concerne la photo de Decock et présentons nos excuses à nos lecteurs. Le cliché que nous comptions passer ayant été accidentellement cassé avant que nous n'ayions tiré de positif, notre maquettiste a choisi une photo de l'an passé, mais, pressé par le temps, il a omis d'en aviser notre rédacteur chargé des légendes et celui-ci, en toute bonne foi, a cru qu'il s'agissait d'une photo de l'étape qui venait d'être disputée. Plaidons donc les circonstances atténuantes et félicitons M. Alary de sa perspicacité et de l'attention avec laquelle il nous lit. Nous prenons bonne note de vos suggestions, cher lecteur, et nous en tiendrons certainement compte. C'est pour nous une question de place d'abord, mais vos critiques si constructives sont de celles que nous aimons en ce qu'elles nous permettent cette collaboration étroite que nous souhaitons établir avec nos amis.*

DE M. B.M., A BEZIERS (HERAULT) :

Dans votre numéro 358, vous présentez comme étant Le Guilly un coureur qui me semble être Dotto. Me trompé-je ? Mes félicitations en tout cas à vos photographes. Je suis étudiant et ne puis m'abonner au « Miroir des Sports » toute l'année, mais j'ai pris un abonnement Tour de France. Ne pourriez-vous faire paraître une photo de Georges Briquet ?

Réponse. — *Cette fois, il n'y a aucune circonstance atténuante à invoquer et nous plaiderons sportivement coupables. Le rédacteur fautif ne comprend pas encore comment il a pu confondre Dotto et Le Guilly. La rapidité avec laquelle nous sommes parfois obligés de composer nos numéros est une explication. Elle n'est pas pour nous une excuse. Quant à la photo de Georges Briquet, la voici ci-dessus, mes chers auditeurs... pardon, cher lecteur.*

DE M. J.-P. STEYER, 28, AVENUE JEAN-JAURES, A EPERNAY (MARNE) :

Voilà trois ans que j'achète votre journal, et, pour l'avoir plus régulièrement, je me suis abonné l'an passé. Je vous assure que je ne le regrette pas. C'est bien un Miroir, celui des Sports puisqu'il les reflète tous. J'ai goûté dernièrement vos belles photos de France-Belgique et le beau commentaire qu'en a fait Marcel Hansenne. Votre journal me fait grand bien. Il me délasse dans les instants de pessimisme et m'apporte un rayon de soleil. Tout n'est pas parfait, certes, mais qui n'a pas ses défauts ? Et les vôtres sont minimes à côté de vos qualités.

Réponse. — *Que vous dire, cher lecteur, sinon, de tout cœur, merci? Des lettres comme la vôtre sont pour nous le plus précieux des encouragements.*

DE M. JEAN MALGRIN, LE PERTHUIS (PYRENEES - ORIENTALES) :

Les règlements du Tour me semblent injustes : Coppi peut crever, il recevra immédiatement l'aide d'un équipier, voire d'une voiture suiveuse, tandis qu'un Robic perd huit minutes à Sestrière. Ces anomalies faussent les résultats. Une équipe ne devrait pas comprendre trois ou quatre Seigneurs et huit « larbins » sacrifiés. Un domestique ne devrait pas servir de remorque à un crack défaillant tel Barbotin à Bobet en 1951. Et quel déséquilibre entre une équipe comme l'Italie et une petite équipe comme la Suisse ou l'Espagne ! Certains chéris des organisateurs sont trop avantagés par rapport à d'autres qui demeurent méconnus. Vervaecke et Vietto n'étaient-ils pas aussi forts que Maes et Magne ? Mieux vaudrait une course par équipes de marque et par classement individuel. Cela serait plus juste.

Réponse. — *Nous ne sommes pas d'accord avec vous, cher lecteur. Mais alors pas du tout (sauf lorsque vous nous félicitez pour la tenue de nos numéros, bien entendu...). Robic a exactement les mêmes droits que Coppi en cas d'accident, et s'il a perdu huit minutes à Sestrière, c'est parce qu'il s'est obstiné à regonfler son boyau qui perdait au lieu de le changer. C'est le coureur lui-même qui doit changer son boyau en cas de crevaison et Coppi n'est pas autrement traité que ses concurrents. C'est la raison pour laquelle tous les coureurs doivent avoir deux boyaux en bandoulière, sauf dans la course contre la montre où chacun est suivi par une voiture, ce qui met tout le monde sur le même pied. Quant à la présence ou l'absence de la jeep suiveuse elle dépend essentiellement des fluctuations de la course. Les organisateurs se sont, contrairement à ce que vous pensez, ingéniés à restreindre le plus possible la marge inévitable des incidents matériels. La tactique des domestiques et des as est une manifestation de l'esprit d'équipe et personne n'a jamais empêché un domestique de gravir l'échelon supérieur s'il en était capable. Bobet a été domestique en 1947 avant de s'imposer comme leader en 1948. On a beaucoup dit que Vietto avait sacrifié ses chances à Magne. A la vérité, il avait plus d'une demi-heure de retard sur lui lorsque se produisit le fameux incident de la roue cassée dans les Pyrénées et il était très naturel que Vietto, qui n'avait plus aucune chance de vaincre, passât sa roue à son chef d'équipe qui portait le maillot jaune. Déséquilibre entre les équipes d'Italie, de Suisse et d'Espagne ? Kubler et Koblet ont démontré qu'il n'en était rien et Bernardo Ruiz, en se classant troisième cette année, a parachevé la démonstration. Croyez-nous : la grande force du Tour de France réside dans la loyauté de ses résultats. C'est le plus fort et le meilleur qui gagne. Si les organisateurs ont abandonné la course par équipes de marques, c'est parce qu'elle permettait certaines ententes immorales. Au surplus, une firme riche pouvait accaparer les meilleurs coureurs du moment, si bien que l'esprit de compétition était faussé.*

DE M. CHARLES BOURGEOIS, EPAUX-BEZU (AISNE) :

C'est curieux comme le journaliste tombe dans le « pompiérisme » quand une cohorte de disciples de Renaudot se met à louanger un homme, un homme qui n'est qu'un homme d'ailleurs ! Un homme qui est capable de terminer le Tour à la première... ou à la dixième place du classement général. C'est bien dans la note de ce siècle absurde. Sans doute Coppi est-il le meilleur, mais pourquoi prétendre : « On chercherait en vain un défaut à Coppi... cet être exceptionnel... Coppi a gagné un Tour dans lequel il n'a rencontré aucun homme de grande classe... » et patati et patata. Quel bavardage ! Et si l'on me dit que l'Italien est simple, modeste (puisqu'il n'a pas de défauts) comme il doit détester ce style impérial ! Il n'est pas question de Bartali puisqu'on le considère comme un petit, un indésirable, un hypocrite, un envieux. Il a même le défaut d'être encore plus célèbre que Coppi dans son pays. Il est « le vieux » qu'un certain Henri Desgrange appelait « l'archange » en 1938 alors qu'il venait de gagner aussi nettement que Coppi l'eût pu faire une grande étape de montagne. Un peu de retenue, Monsieur le Journaliste ! Souvenez-vous qu'il a fallu repêcher votre astre dans certaine étape du Tour 1951. Alors, pourquoi tant de grands mots ?

Réponse. — *Pourquoi surtout cette diatribe, cher lecteur ? En relisant votre lettre, nous avons surtout l'impression que vous êtes « Bartaliste » plus que « Coppiste » — si vous nous passez l'équivoque de cette dernière expression qui prête à jeu de mot. Pour notre part, nous ne sommes ni l'un ni l'autre. Ou plus exactement, nous unissons ces deux grands champions dans une même admiration. Que « l'archange Bartali » ait perdu ses ailes, c'est, hélas ! le fait de tous les champions qui vieillissent et, soit dit en passant, nous n'avons pas l'impression que Coppi s'acharnera à conserver la vedette comme le fait Bartali, de manière émouvante souvent, lorsqu'il sentira décliner ses forces physiques. Ce n'est évidemment pas une raison pour accabler le Toscan de qualificatifs péjoratifs. Mais à qui vous en prenez-vous ? Aux détracteurs de Bartali ? Nous n'en sommes pas. Et si nos louanges à l'égard de Coppi vous paraissent excessives, c'est sans doute que vous n'avez pas suivi la carrière exceptionnelle de ce champion qui sait aussi être un homme. Ces louanges sont-elles dans la note de notre siècle ? Ma foi, nous sommes de notre temps et n'en avons pas honte ; il en vaut d'autres révolus. Et si le dithyrambe vous paraît témoigner de l'absurdité d'une époque, il faut avouer que le Ve siècle avant J.-C. était particulièrement absurde si nous en jugeons, à votre critère, par les écrits de Pindare portant le los des vainqueurs olympiques... Souffrez tout de même que, pour l'amour du grec, « M. le Journaliste » vous dise un cordial « sans rancune ».*

UN FERVENT LECTEUR DE NOZEROY (JURA) :

Je vous félicite pour les numéros parus pendant le Tour, je trouve les articles soigneusement rédigés et les photos très nettes. Vous êtes vraiment le « champion des hebdomadaires sportifs ». Chaque année, le Tour me passionne. Cependant, à mon avis, les deux derniers vainqueurs ont eu trop beau jeu. Le Tour semble conçu pour eux. Ne pourrait-on réduire le nombre des étapes de montagne et contre la montre et introduire trois ou quatre étapes de 350 à 400 kms derrière Derny ? Ainsi Coppi et Koblet n'auraient pas la partie belle contre des rivaux tels que Robic, Bernard Gauthier, Van Est ou Bobet.

Réponse. — *C'est pour le coup, cher lecteur, que le Tour deviendrait une épreuve de spécialistes ! Votre formule est originale, certes, mais vous oubliez que le principe du Tour est de révéler ou de consacrer l'homme le plus complet : grimpeur, rouleur et sprinter à la fois. Coppi et Koblet n'ont pas eu « beau jeu ». Ils étaient les plus forts, voilà tout. Au surplus, rien ne prouve qu'ils ne gagneraient pas aussi derrière Derny. N'oubliez pas que Koblet a remporté un Critérium des As en battant tous les records...*

DE M. KCHOUK FAROUK, 58, RUE SIDI-BEN-AROUS, A TUNIS :

J'ai commencé la collection de « But et Club-Le Miroir des Sports » en 1948. Votre journal se perfectionne de plus en plus, qualité des photos et textes choisis. Cependant, les textes sont bien longs et prennent beaucoup de place au détriment des photos. Votre distribution s'améliore. En 1949, j'ai cherché dans tous les kiosques votre numéro spécial « Tour de France » sans le trouver. Quelle est la raison de votre défection à ce moment ? Pourrais-je être mis en relation avec des collectionneurs désireux de vendre leur collection de « But et Club-Le Miroir des Sports » ? Soyez persuadés que je serai toujours fidèle à votre journal qui m'a donné tant de satisfactions.

Réponse. — *Nous sommes sensibles à vos félicitations. Croyez que nous cherchons à obtenir un équilibre entre le texte et la photo et que nous n'accordons pas moins d'importance à l'un qu'à l'autre. Quant à notre numéro spécial du Tour 1949, si vous ne l'avez pas trouvé, c'est tout simplement parce qu'il a été épuisé très rapidement, ce qui est la meilleure preuve du succès qu'il eut. En ce qui concerne l'achat d'une collection, nul doute que vous ne receviez des propositions de lecteurs après cet appel dans nos colonnes.*

DE M. ABEL LEQUIEN FILS, 17, RUE DU PONT-NEUF, A AUXI-LE-CHATEAU (PAS - DE - CALAIS) :

Depuis mai 1949, j'achète régulièrement votre revue et j'en suis très content. Votre journal est vraiment le plus complet et le plus intéressant, non seulement par la beauté des photos, mais aussi par la variété des articles.

Réponse. — *Nous essaierons de faire mieux encore. N'est-ce pas pour nous le seul moyen de remercier nos lecteurs de la confiance et de l'amitié qu'ils nous témoignent ?*

D'UN LECTEUR LORRAIN :

Ne pourriez-vous pas publier dans votre revue que je lis avec beaucoup de plaisir les mémoires d'un champion qui termine sa carrière, ceux de Bartali, par exemple ? C'est un des plus grands champions de tous les temps ; énigmatique et réservé, il est vrai, mais combien courageux, et d'une si forte personnalité !

Réponse. — *Les mémoires de Gino Bartali ont déjà été publiés dans la bibliothèque de notre confrère « France-Soir ». Ils n'ont donc plus le mérite de l'inédit que nous recherchons dans l'intérêt même de nos lecteurs. Nous répondrons à vos autres questions dans notre rubrique « Que voulez-vous savoir ? ».*

LES CHAUSSURES DE BASKET

FABRIQUÉES PAR LES **Ets MERCIER** FIDÈLES A LEUR TRADITION DE QUALITÉ

HarLem

Toutes couleurs

Pour être BIEN COIFFÉ

Recette d'un vrai sportif (en 3 gestes chaque matin) :

1) Un peu de Bakerfix dans le creux de vos mains
2) Bien frictionner vos cheveux mouillés
3) Brosser et peigner

Etre bien coiffé, impeccable avant comme après le sport : facile avec Bakerfix brillantiné ! Vos cheveux sont nets, brillants, jamais décoiffés - C'est commode, plaisant, pas cher du tout ! Bakerfix, spécialement étudié pour ne pas coller, ni graisser.

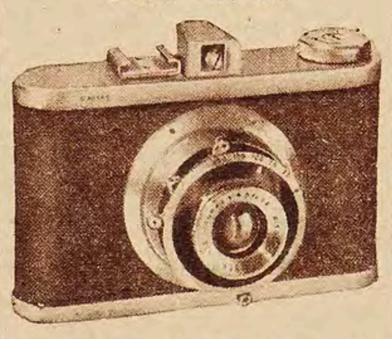
BAKERFIX BRILLANTINÉ

5-353

POUR 1.000 Frs

IL EST A VOUS

(garanti cinq ans)



ce magnifique appareil photographique, merveille de PRECISION et de SIMPLICITÉ. Son format permet 12 vues 6 × 6 sur pellicules 6 × 9. Vitesse d'obturation allant jusqu'au 1/200 de seconde, d'où INSTANTANES REMARQUABLES. Suppression du soufflet, d'où suppression des avaries. 1.000 fr. à la réception et six mensualités de 2.000 fr. Sac en cuir véritable TOUT PRET offert GRATUITEMENT à tout client passant commande, accompagnée de cette annonce, dans les 8 jours. Hâtez-vous de profiter de cette offre.

S. H. D., 106, rue Lafayette, Paris-10e

Service C-18

But CLUB LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BÉNAC

Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

★

TARIF DES ABONNEMENTS

6 mois ..... 800 fr.

1 an ..... 1.600 fr.

★

C.C.P. Paris 5.390.08

Abonn. : 12, r. du Croissant, Paris-2e

Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

SUZE GENTIANE

Allô ! Allô !

GONDOLO

le biscuit qu'il vous faut !

GONDOLO, le biscuit du sportif !

MERCREDI

TIRAGE DE LA 27e TRANCHE

LOTERIE NATIONALE

Directeurs-gérants : MM. VERRIERE et MASSOT. - Siège social : 124, rue Réaumur, Paris-2e. - Grav. et imp. E. Desfossés-Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.

A la cloche, l'Allemand Lueg (739), qui égala le record du monde peu avant les Jeux, a puissamment démarré et pris la tête du 1.500 m. Derrière lui, le Luxembourgeois J. Barthel (406), parfaitement décontracté, le surveille avec Mac Millan (992) dans sa foulée, tandis que l'Anglais Bannister (177) résiste à El Mabrouk (604), parti trop tard, qui le déborde à l'extérieur.

EL MABROUK A RÉAGI TROP TARD DANS LE 1.500 ENLEVÉ PAR LE LUXEMBOURGEOIS JOSY BARTHEL

Et c'est, au bout de la ligne droite, l'arrivée au sprint de ce 1.500 m. dont les huit premiers battront le vieux record de Lovelock. L'aisance de Barthel, souriant vainqueur, constraste avec l'effort de Mac Millan (992) et de Lueg (739). Au 2e plan, Bannister (177) lutte avec El Mabrouk (à demi caché par Barthel). Le Britannique prendra le meilleur sur notre représentant.